

Jules Renard

La maîtresse

suivi de

Contes pour laisser rêver

BeQ

La maîtresse

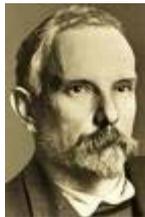
suivi de

Contes pour laisser rêver

par

Jules Renard

1864-1910



La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 152 : version 1.01

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Poil de carotte
Histoires naturelles
Crime de village
Théâtre

La maîtresse

Édition de référence :
Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard.

Pour parler

I. Réticences.

MAURICE : Comme je vous embrasserai !

BLANCHE : Mon pauvre ami, ce qui nous arrive me désole, et je jure que je ne m'y attendais pas. Je ne voyais en vous qu'un garçon bien élevé, bon danseur, causeur agréable, mais sceptique. Je me disais :

« Il n'aimera jamais personne. »

Sans penser à mal, je vous demandais de me reconduire et voici que, tout à coup, vous m'aimez, vous souffrez et vous me faites souffrir. Oh ! je m'en veux. J'ai été imprudente. Comment sortir de là ?

MAURICE : Nous sommes à peine entrés. Pourquoi vous débattre ? C'est si simple que vous m'aimiez et que je vous aime.

BLANCHE : D'abord je n'ai pas dit que je vous aimais. Non, je ne l'ai pas dit. J'ai seulement dit que vous me plaisiez autant qu'un autre.

MAURICE : Vous vous reprenez vainement, trop tard. Moi je répète que je vous aime et vous aimerai autant que possible, tout mon saoul, et je vous défierai de rester froide. Comme vous devez être bonne à embrasser !

BLANCHE : Vous arrangez les choses tout seul. Mais rien n'est convenu. Si, pour ne point vous peiner, j'ai dit un mot de trop, je le regrette et vous fais mes excuses.

MAURICE : Je n'en veux pas. Je garde le mot de trop. Ne vous défendez donc plus. Ça froisse et on perd du temps.

BLANCHE : Je lutte encore. J'ai mes raisons. Vous êtes tellement jeune ! plus jeune que moi. Quel âge avez-vous, au juste ?

MAURICE : Un homme est toujours plus vieux qu'une femme.

BLANCHE : Vous m'aimez maintenant. Je le crois. J'admets que je vous aime. Ce sera sans

doute un caprice pour vous, et pour moi toute une affaire grave. Combien de temps ça durera-t-il ?

MAURICE : Vous désirez le savoir exactement, à une heure près ?

BLANCHE : Plaisantez. Je ne ris pas. Il s'agit peut-être de ma dernière passion. J'ai le droit de réfléchir.

MAURICE : On dirait que vous parlez d'un embarquement. Chère belle femme, je vous aimerai dix ans ou dix jours, sans tenir compte des promesses. Certes, j'ai l'intention de vous aimer toute votre vie. Mais ça dépend beaucoup de vous. Rendez-moi heureux, au plus vite, tout de suite, et si vous me rendez bien, bien heureux, je me laisserai retenir, et je prolongerai volontiers mon bonheur jusqu'à la mort.

BLANCHE : Quel malheur ! Vous m'effrayez et vous m'attirez. J'en pleurerai. Qu'avais-je besoin de vous connaître ? J'étais tranquille. Me voilà brisée.

MAURICE : Voulez-vous vous asseoir un peu ?

BLANCHE : Croyez-vous qu'on puisse

s'asseoir sans danger, sur un banc, à une heure du matin ?

MAURICE : Nous ne ferons pas de bruit.

II. Le nez du gouvernement.

Blanche s'assied, inquiète, et regarde autour d'elle. Personne. À peine assis, ils se sentent gênés. Maurice n'ose pas « toucher » déjà, en le faisant exprès. Les branches minces remuent dans l'air doux. On distingue là-bas des monuments de Paris.

BLANCHE : Oh ! ces deux ombres ! Allons-nous-en. Si elles nous attaquaient.

MAURICE : Ce sont deux sergents de ville.

BLANCHE : Pourquoi s'approchent-ils ?

MAURICE : Pour voir si nous nous endormons sur le banc.

BLANCHE : On n'a donc pas le droit de dormir sur un banc ?

MAURICE : Non, ça fait du tort aux hôtels meublés et ça encourage l'assassinat.

BLANCHE : Marchons. Les deux ombres nous suivent-elles ? J'ai peur du gouvernement.

MAURICE : Quelle idée ! Vous connaissez le gouvernement ?

BLANCHE : Qui sait ? J'ai, comme tout le monde, des ennemis. L'un d'eux peut être intime avec le préfet de police et me faire espionner.

MAURICE : Vous dites cela sans rire. Vous n'êtes donc pas libre ?

BLANCHE : Si, de cœur, mais ne m'aliénez point le gouvernement.

MAURICE : Entendu. Je comprends toutes les faiblesses. Où faut-il que je vous ramène ?

BLANCHE : À ma porte, s'il vous plaît.

MAURICE : Encore un bout de promenade ?

Blanche veut bien ; et ils tournent une fois de plus autour de la maison où elle habite. La régularité de leur marche permet à Maurice de « toucher » maintenant, sans qu'il y ait

effronterie de sa part. Ils vont au pas, la jambe droite de Blanche collée à la jambe gauche de Maurice, au point qu'un instant elles font frein, et qu'ils s'arrêtent, souriants, les yeux dans les yeux, serrés, en effervescence, tout raides.

III. Phénomènes connus.

MAURICE : Dites-moi que vous m'aimez.

BLANCHE : Oui, là, êtes-vous content ?

MAURICE : Absolument, oh ! absolument !

Maurice accablé, soudain pressé d'être seul avec sa joie, conduit Blanche en hâte vers la porte et tire violemment la sonnette.

MAURICE : Quand vous reverrai-je ?

BLANCHE : Je suis une femme franche, incapable de vous tourmenter par coquetterie. Ces promenades de nuit m'énervent et vous fatiguent. Accordez-m'en une dernière demain soir et nous les supprimerons.

MAURICE : Vous tenez beaucoup à la dernière ?

BLANCHE : Beaucoup. J'ai plusieurs questions à vous poser et quelques petites confidences à vous faire.

MAURICE : Si elles doivent m'attrister, j'aimerais autant ne rien savoir. Vous seriez vilaine de me chagriner pour votre plaisir. Les ennuis m'assomment. Épargnez-moi le plus de peine possible.

BLANCHE : Rassurez-vous. Je ne désire qu'une seule causerie amicale où s'allégeront votre cœur et le mien.

MAURICE : Ainsi on se promènera encore demain soir. Et après ?

BLANCHE : Après ! vous êtes homme, mon ami ; remplissez le rôle d'un homme. Je m'en rapporte à votre galanterie. Achevez discrètement les préparatifs suprêmes.

À ces mots la porte s'ouvre, puis se ferme et Maurice reste dans la rue. Quand son amie est là, il l'aime sans pouvoir préciser de quelle sorte

d'amour. Il la voit de trop près, et se cogne, aveuglé, contre elle.

Mais quand elle n'est pas là, il sait comment il l'aime.

Il meut, à sa volonté, l'image nette et pleine de Blanche qui, docile, recule, avance, et tourne, et luit d'un tel éclat que murs et trottoirs s'en illuminent.

Tandis qu'il s'éloigne, Blanche, qui glisse à son côté, embellit, devient meilleure et plus tendre. Ses yeux ne regardent que lui. Elle lui parle sans cesse, avec des mots également sonores, dont aucun ne choque, et ses lèvres ne font que sourire.

Pourtant, malgré le plaisir de goûter seul son sentiment, d'en jouir avec égoïsme, Maurice préférerait que son amie fût toujours là, à cause des légers profits.

La veille

I. Le cocher.

Blanche et Maurice ont pris une voiture pour aller au bois. Le cocher suit ses rues à lui. Fréquemment il descend de son siège, entre chez un marchand de vin et boit quelque chose sur le comptoir, sans se presser. Pleins d'indulgence, les amoureux l'attendent et Blanche lui trouve une bonne tête. Qu'il ait sa joie ! Ils en ont tant !

Brusquement le cocher sangle de coups de fouet son cheval qui part, tête baissée, comme si la voiture courait à la bataille, culbuter des voitures ennemies.

MAURICE : Allez, cocher, renversez, tuez des gens. Mon amie ne crie point. Elle m'a saisi la main, et si nous nous appuyons du dos au fiacre pour le retenir, c'est machinalement, sans

épouvante, car, à cette heure de notre vie, un accident ne peut pas, n'a pas le droit d'arriver.

Le fiacre franchit des obstacles, disperse des piétons aux épaules rondes, et les lumières, lancées comme des boules de feu, éclatent sur ses vitres et s'éteignent.

MAURICE : Qu'est-ce que cela nous fait ? nous en verrions d'autres.

Mais tout s'arrête. Le cocher ouvre la portière et dit : « Descendez. »

MAURICE : Vous voulez que nous descendions ?

LE COCHER : Oui, j'en ai assez, moi ; je ne bouge plus.

MAURICE : À la bonne heure ! vous parlez clair. Mais où sommes-nous ?

LE COCHER : Dans du bois.

MAURICE : Dans le bois de Boulogne, sans doute ?

LE COCHER : Ça se peut. Je m'en fiche. Videz les lieux.

BLANCHE : Ne le contrariez pas.

MAURICE : Je m'en garderais. Il me plaît, ce cocher carré. Homme d'action, veuillez accepter le prix mérité de votre course, avec ce modeste pourboire. Je vous gâte selon mes moyens. Éloignez-vous en paix et au plaisir de recourir ensemble.

BLANCHE : Avez-vous retenu son numéro ?

MAURICE : À quoi me servirait-il ? Me croyez-vous offensé ? Près de vous, je supporterais toute injure et demain j'aurai oublié. On respire.

BLANCHE : Oui, il fait léger. Mais où sommes-nous donc ? Je ne me reconnais pas. On n'aperçoit que de rares lanternes.

MAURICE : Elles me semblent trop nombreuses. Je voudrais autour de vous une nuit sans étoiles où je ne verrais pas plus loin que votre profil.

BLANCHE : Je frissonne !

MAURICE : Ah ! vous hésiteriez encore à me suivre au bout du monde. Mais Paris est là,

derrière, distant d'une enjambée. Notre cocher délicat nous a posés dans un endroit choisi. Les cochers parisiens savent quel décor plaît aux amants.

II. Le cocher, le même.

BLANCHE : Qu'est-ce qu'on entend ? Entendez-vous ? On dirait un bœuf échappé ?

En effet, un galop lourd frappe la terre. Leur cocher surgit devant eux et droit sur ses sabots, vilain à voir, il brandit son fouet et hurle :

« Il me faut encore vingt sous. »

MAURICE : Il vous les faut absolument ? Pourquoi ?

LE COCHER : Fortifications.

MAURICE : C'est une raison. Je m'incline.

LE COCHER : Point de raisons. Dépêchons.

MAURICE : Et si je ne donne rien ?

LE COCHER : Je tape.

MAURICE : Parfait. Les voilà, mon brave. Je n'ai rien à vous refuser. Vous ne m'ennuyez pas comme vous l'espérez. Je jure qu'aujourd'hui personne ne se vantera de me démonter.

BLANCHE : Il s'éloigne en ricanant. Vrai ! quelle succession d'incidents ridicules. J'ai le cœur à l'envers. Dieu, que cet homme est bête !

MAURICE : Pas si bête. Plutôt sûr de ses droits et un peu vif. Je lui pardonne. Je pardonnerais au criminel rouge de mon sang. Une bonté intarissable ne vous gonfle-t-elle pas comme moi ?

BLANCHE : Ma foi non. Ma promenade est gâtée.

MAURICE : Ôtez-en les taches et savourez ce qui reste de délicieux. Moi je serrerais dans mes bras la nature entière.

BLANCHE : Je ne me sens plus en train. Je me promettais de l'agrément. Mais cette nuit où nous marchons à tâtons, ces bruits confus qui montent de partout et ces ombres murmurantes qui se

croisent, tout m'agace.

MAURICE : Voyons, ma chère Blanche.

III. Échange de petits noms.

BLANCHE : Tiens, pourquoi m'appellez-vous Blanche ? Ce n'est pas mon petit nom. Je m'appelle...

MAURICE : Chut ! Je veux vous donner ce nom de Blanche, précisément parce qu'il ne vous a jamais servi et qu'il vous viendra de moi.

BLANCHE : Quelle cocasserie ! souvent il me semblera que c'est à une autre que vous parlez.

MAURICE : Je dirai le nom de si près que vous ne vous y tromperez pas.

BLANCHE : Au moins, ce nom nouveau pour moi, l'est-il pour vous ?

MAURICE : Méchante ! faut-il que j'en cherche un autre ?

BLANCHE : Inutile. Il me va. Mais pourquoi lui plutôt que Madeleine, par exemple ? Où l'avez-vous pris ?

MAURICE : C'est un nom tombé du ciel de là-haut, dans notre ciel d'ici-bas.

BLANCHE : Ah ! vous me paraissez un fier original. Enfin, je tâcherai de mettre mon vrai nom dans ma poche et mon mouchoir, avec une corne, par-dessus. Quand j'attendrai votre visite, je me répéterai, ainsi que les enfants qui craignent d'oublier une commission : Je m'appelle Blanche, je m'appelle Blanche, je m'appelle Blanche.

Mais cessons ces gamineries et parlons sérieusement.

MAURICE : Laissez-moi m'installer auparavant. Donnez votre main droite dans ma main droite et ne vous occupez point de ce que fera ma main gauche. Elle soutiendra votre taille ; elle se distraira, et quand vous me direz des mots cruels, par ses trouvailles de voyageuse elle me consolera.

BLANCHE : Écoutez-moi attentivement, Maurice.

MAURICE : Vous vous en tenez à Maurice ?

BLANCHE : Oh ! Je n'ai pas votre imagination. J'aime autant ce nom qu'un autre.

MAURICE : Il y a une foule de choses que vous aimez « autant qu'une autre ».

BLANCHE : Si vous continuez, je m'en vais.

MAURICE : Pardon ! Je tremble à mon tour. Qu'allez-vous me dire ?

IV. Avant tout, la paix.

BLANCHE : Voici. Je veux bien vous aimer, quelque temps, longtemps, oui, toujours. Je consens à devenir votre maîtresse, une excellente maîtresse, mais je ne serai pas heureuse si je ne suis pas tranquille. Promettez-moi de m'aimer paisiblement, ou rompons tout de suite. Je me connais : à la première dispute, vous me

sembleriez étranger. Il y va de ma santé. Mon médecin m'ordonne le repos. Au moindre trouble, je ne mange plus, et j'ai des migraines tellement violentes, que j'évite jusqu'à la chaleur du lit. Bref, plutôt que d'aimer et d'être aimée en état de guerre, je préfère ne pas être aimée et ne pas aimer.

MAURICE : Je partage vos goûts, Blanche. Je ne prévois d'ailleurs aucun motif de scène entre nous.

BLANCHE : Erreur. Il y en a. Comme vous êtes jeune ! Il y a d'abord mon passé. L'acceptez-vous ?

V. Le passé.

MAURICE : Je ne le connais point, mais je l'accepte les yeux fermés, s'il n'empiète pas sur le présent.

BLANCHE : Il ressemble à la moyenne des passés. J'étais libre d'avoir des affections. J'en ai

eu, sans me priver.

MAURICE : Combien, à peu près ?

BLANCHE : Je ne sais trop, trois ou quatre. La dernière seule doit compter.

MAURICE : Elle compte toujours ?

BLANCHE : Non, il a mal agi. Je ne l'aime plus.

MAURICE : Depuis quand ?

BLANCHE : Depuis longtemps, quoique je vienne seulement de casser la corde usée. Il est parti. Il peut tenter de reprendre sa place, mais il l'a perdue définitivement. S'il ne se conduisait pas en galant homme, auriez-vous l'énergie de le mépriser ? Ah ! vous détournez la tête.

MAURICE : Je cherche une bouffée d'air pur.

BLANCHE : Mon ami, il est encore temps. Voulez-vous que nous nous serrions la main, en camarades, pour nous séparer ?

MAURICE : En vérité, l'étalage de votre franchise me stupéfie. Faut-il donc vous confesser ?

BLANCHE : Il le faut, afin que plus tard vous ne multipliez pas vos questions. Les amants quittés se vengent sans le savoir. Ils ne nous tirent point par les pieds, mais nous les tirons nous-mêmes de l'oubli et les excitons à nous tourmenter. Je veux votre serment. Vous ne me parlerez jamais de ce monsieur ?

MAURICE : Jamais. Pour l'instant, qu'il se dispense de nous déranger.

BLANCHE : Vous êtes fort à l'épée ?

MAURICE : J'en ai fait, comme tout le monde, au régiment.

BLANCHE : Vous me rassurez. Et que craindrions-nous ? L'homme qui se conduit mal avec une femme est un lâche. Ne pensons plus au monsieur.

MAURICE : Je ne demande pas mieux. Est-ce tout ? puis-je commencer de vous baiser les cheveux ?

BLANCHE : Attendez.

MAURICE : Ah ! femme méticuleuse, vous gardez votre tête, quand vous prêtez votre cœur.

VI. D'où vient l'argent ?

BLANCHE : Maurice, on ne vit pas de l'air du temps.

MAURICE : Blanche, les nations l'affirment.

BLANCHE : Elles disent aussi : Une chaumière et un cœur. Or j'accepte le cœur, je refuse la chaumière. Donnez-moi un palais, si vous pouvez, tout au moins un logement confortable. La misère m'épouvante. Je ne sais rien faire de mes dix doigts que des caresses, et je ne mange avec appétit que le pain tout trouvé. Je veux être garantie longtemps d'avance contre la faim à venir et je n'imagine pas de plus cruelles tortures que celles de l'estomac. Certes, je goûte la belle poésie à mes moments perdus, mais il me faut quelques heures par jour de prose fortifiante.

MAURICE : Et vous vous sentez incapable de supporter la pauvreté avec moi ?

BLANCHE : Incapable. Ne vous mettez pas dans la tête des idées de l'autre monde. Restons

sur celui-ci. Vos discours élevés ne me feraient point sourire au malheur. Je suis une pauvre femme paresseuse, et depuis mon âge le plus tendre je n'ai manqué de rien. Gardez-vous de compter sur ma vaillance, en cas d'infortune. D'ailleurs je n'exige que le nécessaire.

MAURICE : Blanche, vous l'aurez. Un doute m'offenserait.

BLANCHE : Vous savez bien que vous n'êtes pas riche.

MAURICE : Je gagnerai ma vie. J'utiliserai mon instruction, évidemment reçue dans ce but.

BLANCHE : Loin de moi la pensée de vous décourager, mon ami. Mettez-vous à la besogne. Embrassez des carrières. Un homme s'arrange toujours. Gagnez votre vie. Mais qui gagnera la mienne ?

MAURICE : Dame ! nous partagerons.

BLANCHE : Nous partagerons vos deux mille quatre ! Généreux Maurice ! je touche à cette question brûlante parce que je suis plus raisonnable que vous. À l'instant vous le disiez :

j'ai de l'ordre. Mes précautions sont prises et ma vie gagnée. Ne vous occupez que de la vôtre. Seulement, il me fallait encore, quitte à blesser votre amour-propre, écarter ce second motif de guerre. Soyez sage. Faites ce nouvel effort et promettez-moi de ne jamais me demander *d'où vient l'argent*.

MAURICE : C'est drôle. Je voudrais m'indigner et je ne peux pas. Vous me désarçonnez.

BLANCHE : Mon ami, vous vous lamenteriez plus tard. Mieux vaut en finir. Ces aiguilles, que j'ai l'air de vous enfoncer par méchanceté dans la chair, s'y dissoudront à votre insu. Il paraît que même physiquement ça peut arriver.

MAURICE : Sans doute que pour y aider vous me donnerez de l'argent !

BLANCHE : Oh ! les bêtises recommencent ! De grâce, ménagez vos sarcasmes. À quoi vous sert d'être intelligent, si vous ne comprenez pas la vie. Je ne vous donnerai rien et vous ne me donnerez rien. Parfois vous me ferez cadeau du chiffon qui me plaira. Ce sera bien plus gentil. Je

me charge du reste.

MAURICE : Enfin, si je ne paie ce reste, qui le paiera ?

BLANCHE : De quoi vous mêlez-vous ? Qui m'empêche d'avoir de la famille, une tante et même des rentes ?

MAURICE : Ou un autre amant.

BLANCHE : Ou un autre amant, comme vous dites. Croyez-le, ne le croyez pas, et décidez. Allez-vous-en ou restez. J'abandonne maintenant le droit de vous retenir, pour garder celui de dédaigner ensuite tout reproche. Je me suis mise à l'abri du besoin. Comment ? Je ne dois de compte à personne. Vous criez haut votre indépendance et un faible courant d'air vous enroue. Moins vous avez d'argent, les hommes, plus l'argent vous domine. Les femmes en veulent, en trouvent et s'en moquent.

MAURICE : Quant à ma dignité, à mon honneur...

BLANCHE : L'honneur de qui, le vôtre ou le mien ? Lequel des deux, je vous prie, court, en ce

moment, le plus grand risque ? Les deux se valent. J'immole ma part sans tant de regrets. Imitiez-moi. Vous voulez être aimé, méritez qu'on vous aime.

MAURICE : Tenez, Blanche, vous feriez mieux d'ouvrir votre corsage. J'y coucherais ma tête. Le parfum de votre peau me griserait, et je perdrais insensiblement la notion des nuances.

BLANCHE : Voilà, mon ami, respirez.

VII. La question des enfants.

MAURICE : Je relève une tête ivre et lourde, Blanche. Vous pouvez me demander d'autres sacrifices.

BLANCHE : Je cesse de vous affliger, Maurice. Il ne reste qu'un détail sans importance à régler. Il est bien entendu que nous n'aurons pas d'enfants.

MAURICE : Comme il vous plaira, Blanche.

Moi je n'y tiens guère. D'ailleurs, si vous changez d'avis plus tard, il sera toujours temps. Jeunes et sains, nous aurons des enfants quand nous voudrons.

BLANCHE : Sûrement, mais je n'en voudrai point. On lit l'honnêteté sur votre visage. Vous ne manqueriez pas à votre devoir, et si j'étais rusée, je vous attacherais à moi pour la vie, avec un enfant. Ce moyen me répugne, et puis ça abîme trop.

MAURICE : Bon, je n'insiste plus. Je vous le répète, ça m'est égal.

BLANCHE : Nous n'aurons donc jamais d'enfants. Mais les plus malins se trompent. Comment vous y prendrez-vous ?

MAURICE : Ne vous inquiétez point. Le progrès n'est pas un vain mot. La science a marché.

BLANCHE : Vous en savez plus long que moi, pauvre ignorante. Je me livre à vos soins dévoués. Mais je vous préviens que si vous vous trompez, au premier symptôme, je risque un

accident, la mort même.

MAURICE : Nous n'en viendrons pas là, ou je serais fort étonné.

BLANCHE : Ne négligez aucune précaution.

MAURICE : Je réponds de tout.

BLANCHE : Ouf ! j'ai fini. Quelle heure est-il ?

MAURICE : Attendez que j'allume une allumette. Onze heures.

BLANCHE : Comme je bavarde. Nous marchons depuis longtemps. Nous avons dû faire beaucoup de chemin.

MAURICE : Oui, en rond. Nous tournons autour d'un bouquet d'arbres.

BLANCHE : Puisqu'on ne voit rien, inutile d'avancer, et il vaut mieux ne pas s'égarer, bien que je n'aie plus peur. Moi qui déteste la marche, à votre bras, cher Maurice, je ne sens aucune fatigue. Ma confession me soulage et diminue le poids de mon corps. C'est curieux comme le moral influe sur le physique.

MAURICE : Et réciproquement.

VIII. Scrupules.

BLANCHE : Désormais, Maurice, nous n'aurions qu'à nous aimer sans arrière-pensée. Ne vous faites-vous pas trop d'illusions ? Je n'ai plus vingt ans. Oh ! que ne me connaissiez-vous à cet âge ! J'étais une belle fille, élastique et neuve, et prête à concourir avec des chances de remporter le prix. Hélas ! je crains d'avoir un peu perdu.

MAURICE : Vous vous calomniez, Blanche. Nous verrons bien.

BLANCHE : Quand vous m'examinez d'un œil scrutateur, je me sens mal à l'aise. Je me figure qu'au travers de mes vêtements, vous m'étudiez portion par portion.

MAURICE : Si vous le désirez, je me précipiterai les yeux bouchés.

BLANCHE : Un homme est assez beau, pourvu qu'il ait tous ses membres, et son regard change en ornière une ride de femme. J'en avoue plus

d'une. Ne me supposez point parfaite.

MAURICE : Vous vous noircissez en vain. Je vous devine irréprochable, et je n'arrive pas à croire que vous faites déjà des plis.

BLANCHE : Moi, non, mais (et je ne dis pas cela pour dire des énormités) une de mes amies a comme un tablier de cuir au bas du ventre. Enfin, si vous êtes un peu déçu, dissimulez-le généreusement.

MAURICE : Voulez-vous vous taire, coquette, ou parlez-vous de la sorte, afin qu'à mon tour je réclame votre indulgence, car la surexcitation où vous m'avez amené m'épuise. Naturellement, je passe presque toutes mes nuits blanches. Quel amoureux y résisterait ? Je n'ai rien d'un bœuf en fonte. Le moment venu, me conduirai-je comme un autre homme ? Serai-je à la hauteur ?

BLANCHE : Ah ! ah ! laissez-moi rire de bon cœur, Maurice. Ces petites transes nous honorent l'un et l'autre. Elles prouvent notre loyauté. De cette façon aucun des deux ne sera volé. Quelle chance de pouvoir s'entendre ! Les autres ne s'entendent pas comme nous.

MAURICE : Aussi que de mauvais ménages.

BLANCHE : Maurice, je te récompenserai.

MAURICE : Elle est gentille, gentille, gentille...

IX. L'alerte.

Maurice ne dit pas ces mots pour la flatter, car, depuis un instant, il ne l'écoute plus. Il écoute des feuilles qui semblent régler leur froissement sur sa marche. Elles se taisent quand il s'arrête, et quand il repart, aussitôt elles craquent.

C'est sûr que quelqu'un de mal intentionné suit le couple à travers les arbres, en se cachant. Et Blanche qui, tout à l'heure, s'effrayait sans raison, parle haut maintenant, laisse éclater une joie innocente, ne soupçonne rien et gourmande Maurice.

BLANCHE : Qu'avez-vous qui vous absorbe ?

MAURICE : Ne vous occupez pas de moi.

Continuez à parler.

BLANCHE : J'ai même envie de chanter, mais accompagnez-moi.

MAURICE : Ah ! taisez-vous donc.

BLANCHE : Vous m'écrasez le poignet. Mon Dieu ! que se passe-t-il ?

Il se passe que des branches déplacées ont fouetté le visage de Maurice et qu'un ennemi va s'élanter des arbres. Maurice tire son couteau, le brandit, et s'écrie d'une voix frémissante : « Qui va là ? Qui va là ? »

BLANCHE : Il est fou ! Le voilà fou ! Lâchez-moi ! Ne me tuez pas ! Au secours !

MAURICE : Arrêtez-vous, madame. Où fuyez-vous ? Restez près de moi afin que je vous protège.

BLANCHE : Monsieur, fermez d'abord votre couteau et rentrez-le. Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous vu ?

MAURICE : Je n'ai rien vu. J'ai deviné qu'un rôdeur nous épiait, nous suivait pas à pas, pour nous voler, sans doute, tandis que nous causions

intimement. J'ai crié quand je l'ai senti trop près. Il s'est sauvé.

BLANCHE : Bien vrai ? Ce n'était pas sur moi que vous leviez votre couteau ?

MAURICE : Bon ! vous me preniez pour un assassin.

BLANCHE : Oh ! j'ai cru que vous perdiez la raison et que ma dernière heure sonnait. Vous aviez une attitude terrible. Deux yeux flamboyants vous sortaient de la tête et votre couteau projetait des éclairs.

MAURICE : À ce point ? Je comprends que le rôdeur ait disparu.

BLANCHE : Mon ami, ce n'est pas un rôdeur ; c'est le gouvernement.

MAURICE : Encore !

BLANCHE : Oui, oui. Cette fois, c'est lui.

MAURICE : À votre tour, vous déraisonnez. Qu'entendez-vous par ce gouvernement flairant notre piste, à cette heure, en pareil lieu ?

BLANCHE : Je vous dis que c'est lui. Courons

du côté des lumières.

MAURICE : Vous attraperez du mal. Vos joues sont moites. Vous tremblez sur vos jambes. Ralentissons. Je vous affirme que le gouvernement dort et que le rôdeur est loin. Il n'y a plus aucun danger. J'ai été volé cent fois ainsi. On cause, on s'assied, et, doucement, une main se glisse dans votre poche, retire un porte-monnaie et s'esquive.

À part ça, les rôdeurs sont de braves gens et ne tuent personne. La série d'incidents ridicules continue. Espérons qu'elle touche à sa fin et calmez-vous.

BLANCHE : C'est vous qui m'avez entraînée dans ce bois. Je jure bien de n'y plus revenir.

MAURICE : Je suis d'avis qu'il vaudrait mieux rester chez nous.

BLANCHE : Chacun chez soi. J'éviterais ces sottes émotions qui me vieillissent.

MAURICE : Heureusement, nous voici au milieu des lumières. Elles emplissent nos yeux et nos cœurs. Elles nous raniment. Ne demeurez pas

défiante. Souriez.

BLANCHE : Oui, je sourirai, dans un instant. L'effet de la secousse persiste. Savez-vous que pour vous échapper, j'ai sauté des bancs, troué des broussailles, bondi par-dessus un tronc d'arbre abattu ? Je ne me croyais plus si leste et je m'étonne d'être vivante ; laissez-moi souffler, laissez-moi avoir peur encore un petit peu.

Le contact

I. Inventaire.

Rouge sous sa voilette comme la doublure du petit sac qu'elle porte à la main, Blanche entre dans la chambre de Maurice.

BLANCHE : Ah ! il faut vous aimer ! J'ai cru que le patron de l'hôtel allait m'arrêter, quand je suis passée devant la loge, sans rien dire. Dans le couloir, je marchais comme au bord d'un trou. Les numéros ne se suivent pas, et mes gants frottés contre le mur sont pleins de crasse.

MAURICE : Chère amie ! De temps en temps, j'ouvrais la porte pour vous guetter, vous prendre par la main. Je venais de la fermer. Je ne vous entendais pas. Vous marchiez si doucement. Enfin je vous ai manquée. C'est toujours ainsi que ça se passe. Mais vous voilà. Défaites-vous.

Ôtez votre manteau, votre chapeau. Comment vous portez-vous ? Avez-vous froid ! Voulez-vous que j'allume du feu ? Il est tout prêt. Je n'ai qu'à mettre une allumette.

BLANCHE : Oh ! non, j'étouffe assez.

MAURICE : Voulez-vous prendre quelque chose, un verre d'eau sucrée avec du cognac dedans ?

BLANCHE : Non, je n'ai pas soif. Je voudrais seulement m'asseoir.

MAURICE : Tenez, dans mon fauteuil. Vous serez mieux que sur une chaise. Vous regardez ma chambre ?

BLANCHE : Oui. Elle paraît un peu petite.

MAURICE : Pour trente francs par mois, dans ce quartier, c'est tout ce qu'on trouve : une table, deux chaises, un lit. Le lit est très bon.

BLANCHE : Jamais je n'avais vu une chambre de garçon. C'est drôle.

MAURICE : C'est drôle à voir une fois. On s'y habitue.

BLANCHE : Les dessins de vos rideaux me réjouissent. Là, on dirait un homme qui bêche.

MAURICE : Vous vous trompez. Il passe une rivière, dans un bateau. La bêche, c'est un bateau.

BLANCHE : Je distingue mal. J'ai trop chaud. J'ai de la buée sur les yeux. Votre pendule va bien ?

MAURICE : Elle n'est pas à moi. Elle appartient à l'hôtel et elle va quand je la remonte, rarement. Elle marcherait si je voulais, mais son tic tac m'étourdit. Il me semble être en moi, partir de mon cœur, comme si j'avais une forte fièvre.

BLANCHE : Cette porte donne dans votre cabinet de toilette ?

MAURICE : Non, elle donne dans la chambre de mon voisin, ou plutôt de mes voisins, car j'en ai un nouveau presque chaque nuit. La chambre n'est pas louée au mois. Cela a son bon et son mauvais côté. En général, mes voisins tantôt sont tranquilles et tantôt font du bruit, ce qui donne une moyenne supportable. Au contraire, si j'avais un voisin inamovible, nous chercherions sans

doute à nous lier, et on ne sait jamais sur qui on tombe. Je préfère ma solitude. Quant à mon cabinet de toilette, il est dans ce coin, le long du mur, derrière la chaise. On change la serviette à ma discrétion.

BLANCHE : Et les autres ?

MAURICE : Sur le palier, communs à l'étage. Il suffit de pousser.

BLANCHE : Bien tenus ?

MAURICE : Aucun excès. Comme pour la surveillance des squares, on s'en rapporte au public. Du reste, j'y fréquente peu. Dans le jour, j'ai le café, le restaurant, les maisons d'amis où l'on m'invite à dîner, et dans la nuit, je ne me dérange jamais.

BLANCHE : Vous pourriez être malade.

MAURICE : Je n'y tiens guère.

BLANCHE : Personne n'y tient.

MAURICE : J'aurais l'hôpital.

BLANCHE : Ne prononcez pas ce mot. Il sent la farine de lin. On sait quand on entre à l'hôpital,

on ne sait plus quand on en sort. Ainsi, aucune parente ne vous soignerait dans votre chambre, ni une mère, ni une sœur. Je suis contente qu'on me laisse ce beau rôle. Je ne vous abandonnerai pas, moi, et j'ai la réputation d'une patiente garde-malade, douce pour ceux que j'aime, s'entend, car les autres me dégoûtent.

MAURICE : Vous êtes une charmante femme, Blanche, et si j'ai quelque petite maladie à faire, je tâcherai de profiter du temps que durera notre amour.

BLANCHE : Toujours, Maurice, toujours.

II. La patronne.

BLANCHE : Vous n'avez jamais reçu de femme ici ?

MAURICE : Blanche, vous êtes la première. La patronne même de l'hôtel n'y entre que pour le service. Quand elle m'aime, elle reste discrètement dehors. Voici comment les choses

se passent : Je sais que son mari est parti. Je prends un livre, de préférence un livre de vers, sinon un livre de prose que je découpe en tranches minces, et je déclame avec des éclats de voix espacés, comme si je rencontrais régulièrement une fève. Le résultat ne se fait pas attendre. La patronne monte les escaliers, s'assied sur la dernière marche et m'écoute.

Et je l'entends dire :

« C'est moi qui voudrais avoir un petit mari comme ça ! »

Elle le dit gentiment, sans amertume, sans se plaindre d'une union mal assortie. De mon côté, je ne l'encourage pas vers l'adultère. Quand je veux qu'elle redescende, je cesse de déclamer, à moins qu'un voyageur importuné ne m'arrête, en frappant du bout de sa canne le plancher où je trépigne et que j'ébranle.

L'enchantement se brise comme cristal. La patronne retourne à sa loge. Je ferme un livre que je n'ai jamais pu finir. Le silence retombe et tout rentre dans l'ordre.

BLANCHE : Que les hommes sont fats ! Mes compliments pour votre conquête.

MAURICE : Je ne m'en vante point, mais elle en vaut une autre. D'où qu'ils viennent, les témoignages de sympathie flattent ma vanité. On ne s'offre pas tous les jours des femmes comme vous. J'ai pour principe de rester bien avec mes propriétaires. Une fois par mois, la patronne donne un coup d'œil dans ma chambre et l'enjolive. Je dois à son amabilité ces rideaux où un homme bêche, au moyen d'une barque.

BLANCHE : Et vous lui devez sans doute ces roses sur la cheminée ?

MAURICE : Soyez donc aimable. Je les ai achetées ce matin, en votre honneur, madame.

BLANCHE : Merci, Maurice. Au fond, vous êtes exquis. Elles sentent fort bon.

MAURICE : J'en garantis la fraîcheur. Quoique d'une espèce commune, elles durent longtemps, si l'on prend soin de renouveler l'eau du pot.

BLANCHE : Le pot vous appartient ?

MAURICE : Ah non ! tout de même, j'ai

meilleur goût. Quelle horreur, hein ? Je le livre à vos railleries.

BLANCHE : Certes le contenant ne correspond guère au contenu. Mais ce pot n'est pas vilain, il est plutôt bizarre.

MAURICE : Votre indulgence transforme toute ma petite mansarde.

BLANCHE : Au contraire, Maurice, elle m'a plu dès mon entrée. Et nous sommes bien dans une vraie mansarde, n'est-ce pas, au sens exact du mot ? et je pourrai dire maintenant : J'ai vu une mansarde ; je sais ce qu'on appelle une mansarde et j'y ai dormi.

III. La toilette.

MAURICE : Blanche, n'avons-nous pas assez causé ? Si nous nous couchions !

BLANCHE : Maurice, un petit moment.

MAURICE : Dans ce petit moment perdu, nous

pourrions mettre une éternité remplie d'un bout à l'autre.

BLANCHE : Une minute. C'est si doux d'échanger nos idées et de rapprocher bord à bord nos cœurs.

MAURICE : Mais nous ne savons plus que dire et la chute des paroles ressemble à celle des feuilles mortes, sur l'eau plate comme un papier glacé, quand il ne fait pas un souffle de vent. Chère Blanche, déjà la flamme de la bougie chauffe la bobèche. Couchons-nous, veux-tu ?

BLANCHE : Quel ennui que vous n'ayez point de cabinet de toilette !

MAURICE : Voulez-vous que je me tourne contre le mur ?

BLANCHE : Oui, là, je n'oserais jamais me déshabiller devant vous.

MAURICE : Capricieuse !

BLANCHE : Pour cette fois obéissez, et cachez-vous au creux de la fenêtre.

MAURICE : Comme ceci. Par les fentes des persiennes, j'apercevrai peut-être, en guise

d'étoile, la lampe d'une servante attardée dans sa cuisine.

BLANCHE : Votre fenêtre ouvre donc sur la cour ?

MAURICE : Toutes les fenêtres des mansardes sérieuses ouvrent sur la cour. Sans ce gros pâté de maisons, on aurait une belle vue, sur l'autre rue.

BLANCHE : Vous trichez. Ne regardez pas, il est trop tôt.

MAURICE : Quelle femme ! pardon, je ne recommencerai plus, et consciencieusement, je laboure la vitre avec mon nez.

BLANCHE : Cette eau, dès qu'on la verse, fait un bruit d'enfer.

MAURICE : Avez-vous fini ? Je n'entends plus rien. Est-ce que vous faites votre prière ?

BLANCHE : Ne plaisantez pas avec les choses sacrées, vous me froisseriez beaucoup. Quand j'aurai fini, je tousserai.

MAURICE : Je grille, Blanche. J'aurais dû vous dévêtir moi-même. Je suis plus adroit que vous.

BLANCHE : Patientez jusqu'au bout, ou je me rhabille. Seigneur ! que votre lit est haut ! Il touche le plafond.

MAURICE : Voulez-vous que je vous prête ma courte échelle ?

BLANCHE : Merci. La table suffira.

MAURICE : Vous y êtes ? Une, deux, trois.

BLANCHE : Comptez jusqu'à trente.

MAURICE : Ah ! tant pis, je fais demi-tour. Mais si, vous y étiez. Du moins, peu s'en fallait. Je n'ai vu qu'un pied.

BLANCHE : Riez, riez, cher et honnête garçon. Je vous suis reconnaissante de vos menues délicatesses. Elles m'émeuvent, et vous n'aurez pas affaire à une ingrate. Maurice, je vous attends.

MAURICE : À mon tour d'enlever mes voiles. Vous m'avez communiqué votre pudeur, et je cherche la façon de m'y prendre, pour ôter, sans vous paraître grotesque à travers le rideau, ma culotte.

BLANCHE : Je ferme les yeux.

MAURICE : Ouvrez-les au contraire, ouvrez-les tout grands. Je ne porte point de flanelle, et d'aspect ni trop, ni trop peu engageant, quand on ne considère que l'extérieur, je gagne beaucoup, si l'on passe outre, et je fais la volte, si l'on touche.

BLANCHE : On n'est jamais mieux loué que par soi-même. Pourquoi ouvrez-vous la porte ?

MAURICE : Pour mettre nos bottines sur le paillason.

BLANCHE : Les miennes aussi ?

MAURICE : Aussi. Je ne suppose point que vous ayez l'intention de vous faire cirer demain matin, au coin de la rue, comme si vous veniez de passer la nuit dehors, en province.

BLANCHE : Que dira le garçon ?

MAURICE : Il dira : Mon Dieu, accordez-moi la grâce de cirer chaque matin et de faire brillamment reluire ces bottines odorantes.

BLANCHE : Grande bête !

MAURICE : Bonjour.

BLANCHE : Bonjour. Tu ne souffles pas ?

MAURICE : Non, je veux te voir, toute.

IV. L'ami Osoir.

BLANCHE : Maurice, on monte.

MAURICE : Chère Blanche, s'il te plaît, occupons-nous de nos affaires.

BLANCHE : Maurice, entendez-vous ? On frappe.

MAURICE : Qui peut venir à cette heure ?

BLANCHE : Mon Dieu ! si on entrait !

MAURICE : Impossible, Blanche. J'ai donné deux tours de clef et j'ai poussé le verrou.

BLANCHE : On cogne de plus en plus fort. Je me cache sous les draps.

MAURICE : Je vais dire à cet animal qu'il s'en aille.

BLANCHE : Maurice, ne parlez pas, ne me

compromettez pas, je vous en supplie. Si quelqu'un me savait ici, je serais perdue.

MAURICE : Je reconnais le coup de poing d'Osoir, un ami intime et discret, mais têtu, je vous préviens. Il vaudrait mieux le mettre au courant.

BLANCHE : Maurice, si vous dites un mot, je me jette par la fenêtre.

MAURICE : Bravo ! voilà une idée ingénieuse qui vous classe honorablement parmi les personnes de sang-froid, chère folle.

BLANCHE : Je suis folle. Mais pour l'amour de moi, Maurice, taisez-vous.

MAURICE : Je me tais. Posez votre main sur ma bouche et que l'ami Osoir démolisse, s'il veut, la maison.

OSOIR : Ouvre donc, Maurice. Dors-tu ? fais-tu le sourd ? Tu es rentré, puisque tes bottines sont là.

BLANCHE : Il écrase nos bottines, les bottines indicatrices.

MAURICE : Ça n'a point d'importance.

D'abord, je peux très bien, sans qu'on me traite de banquier, posséder deux paires de bottines. Ensuite le couloir est si mal éclairé, qu'Osoir ne distingue pas les vôtres des miennes.

BLANCHE : Chut ! plus bas !

OSOIR : Que c'est fort de faire poser les gens ! Si tu es couché, relève-toi. Il patouille dans la rue à ne pas mettre son chien dehors. Il pleut comme du chien et je suis trempé comme un chien. Ouvre donc.

MAURICE, *bas* : Je t'écoute, pour que toute ta meute s'égoutte sur notre descente de lit.

OSOIR : Ouvre, ou j'enfonce la porte et je flanque ton matelas sens dessus dessous. D'ailleurs, j'ai à te parler.

BLANCHE : Il n'a rien à vous dire. Il veut vous attraper.

MAURICE : Pauvre garçon ! il lui tombe peut-être un duel.

BLANCHE : Qu'il s'arrange seul. Maurice, je vous défends de risquer votre vie.

OSOIR : Ouvre, es-tu mort ?

MAURICE, *bas* : Oui, pour quelque temps.

OSOIR : Ou n'es-tu que malade ? J'y pense ; tu dois être malade. Si tu n'ouvres pas, humanité oblige, sur-le-champ, je réveille un serrurier.

BLANCHE : Quel nigaud !

MAURICE : Lui, très intelligent, au contraire. Point d'esprit, mais du fond. On l'apprécie lentement. Il a besoin d'être expliqué.

BLANCHE : Il va tout gâter. Un autre devinerait.

MAURICE : C'est manque d'habitude de sa part. Vous ai-je trompée en affirmant que je n'amène jamais de femme chez moi ? Il s'y fera. Blanche, à force de chuchoter, je m'étrangle. Finissons, par crainte du serrurier.

BLANCHE : Puisqu'il le faut ! De la prudence, Maurice ! trouvez un prétexte qui sauve tout.

MAURICE : Laissez-moi faire. C'est toi, Osoir ?

OSOIR : Tu t'en doutes déjà ?

MAURICE : Et qu'est-ce que tu veux, mon

vieux ?

OSOIR : Tu te moques de moi, maintenant !

MAURICE : Vraiment, tu le mérites. Une boule de billard a plus de nez que toi. Je ne reçois pas ce soir. Repasse une autre fois. J'ai quelqu'un.

BLANCHE : Oh ! je ne sais plus où me fourrer.

OSOIR : Comment, quelqu'un ? Qui ça ? Ah ! Oh ! parfait, j'y suis. Compris, incroyable. Encore un ami fichu. Ça devait t'arriver comme aux autres. Flambées, sans bruit, les résolutions ainsi qu'une traînée de poudre répandue sur la table. Jamais de femme chez soi ! s'en servir, pas s'y asservir. Ouiche ! Et dire que je finirai comme toi ! Enfin, compliments. Peut-on voir ?

MAURICE : Veux-tu t'en aller, imbécile !

OSOIR : De la fierté ! sérieux, alors. Mince, excuses ! Dérangez pas. Femme du grand monde, titrée peut-être ! Complet. Beau début. Monsieur, madame, au plaisir ! je vous en souhaite. Après vous. Chacun son tour. Quel malheur ! Quel malheur !

MAURICE : C'est un fait exprès. Le cochon a

bu, pour la première fois de sa vie. Le vin ou l'absinthe lui produit un effet étrange. Il bégaié. Il glousse. Il secoue la tête, et sa voix s'égrène en perles fausses qui dégringolent les escaliers.

Blanche ! Blanche ! où êtes-vous ? Pourquoi pleurez-vous ?

BLANCHE : Je meurs de honte à me voir tombée si bas ! Cet homme m'a traitée comme la dernière des dernières.

MAURICE : Il est ivre. Il ne vous connaît pas. Vous ne le connaissez pas. Sa grossièreté peut-elle vous offenser ? Prend-on la campagne en horreur à cause de quelques flaques d'eau croupie ? Blanche, bouderez-vous jusqu'à l'aube ?

BLANCHE : Ah ! si j'avais su ! Le châtiment commence. J'expie ma faute.

MAURICE : Quelle faute ? Quel châtiment ? Si vous aviez su quoi ? C'est la visite tardive de mon ami Osoir qui vous met en cet état ! Blanche, approchez votre visage douloureux, afin

que je le sèche au feu du mien et que, sous une
tendre pression, j'étouffe vos précoces remords.

Cris dans la nuit

I

MAURICE : Maman ! maman !

BLANCHE : Pourquoi m'appelles-tu maman ? Je te défends de m'appeler maman. Je ne suis pas ta mère. Il me semble que nous commettons un sacrilège, sous une voûte d'église.

MAURICE : Je veux t'appeler maman, ma petite maman à moi. Ce mot passe tout seul entre mes lèvres. Il a des syllabes si frêles !

BLANCHE : Je crains que tu ne m'appelles ainsi parce que j'ai quelques années de plus que toi. Et puis, que dirais-tu, si je t'appelais papa, moi ?

MAURICE : Ton cerveau travaille. Écoute plutôt comme je prononce le mot : Maman ! maman ! Il s'envole de ma bouche aussi aérien

qu'une tête de chardon.

BLANCHE : Comme ça, je veux bien, parce que tu sais, si je ne cache pas mon âge, je diffère de ces femmes qui disent en minaudant : Je pourrais être votre mère.

MAURICE : Recouche-toi dans tes cheveux.

II

MAURICE : Viens donc !

BLANCHE : Je suis là, près de toi, contre ta poitrine.

MAURICE : Je te dis de venir.

BLANCHE : Mais je te serre de toutes mes forces.

MAURICE : Ah ! c'est comme si je chantais.

BLANCHE : Pourquoi t'arraches-tu ? pourquoi te lèves-tu sur tes genoux, menaçant, les traits tirés, l'œil mauvais ? Tu me fais l'effet d'un fauve. Tu me remplis d'angoisse et je n'ose plus

te tendre les bras.

MAURICE : Veux-tu venir, oui ou non ?

BLANCHE : Voilà ! voilà !

MAURICE : Tu me réponds : « Voilà ! voilà ! » comme une servante effrayée par sa maîtresse en colère, mais tu ne viens pas.

BLANCHE : Je ne comprends plus, Maurice. Pourtant, je t'aime.

MAURICE : Tu m'aimes et tu restes là-bas, loin de moi, à des lieues, à des journées de marche de moi et je fais de vains efforts pour te rejoindre.

BLANCHE : Qu'est-ce que cela signifie ? Je me presse sur ton cœur à passer de l'autre côté.

MAURICE : Tu t'éloignes au diable ! Ta forme, quand je crois la tenir dans mes mains, se disperse aux quatre vents. Jamais je ne pourrai pleinement te saisir.

BLANCHE : C'est une maladie. Si tu as des attaques maintenant, me voici bien.

MAURICE : Il me faut y renoncer. Deux paralytiques qu'on lierait étroitement avec des

cordes resteraient, moins que nous, étrangers l'un à l'autre.

BLANCHE : Tu trouves folichon ce que tu dis là, mon Maurice ; si tu m'invites chez toi, pour me glacer le sang dans les veines, demain je garderai la chambre.

MAURICE : Ne fais pas attention, maman. J'ai besoin de débiter ainsi, au moment suprême, des sornettes. C'est ma façon à moi de mourir. Après, au réveil, je demeure longtemps confus.

III

BLANCHE : Tu me grises, mais je ne t'aime pas.

MAURICE : À ton tour, répète un peu ce que tu viens de dire, si tu veux que je saute du lit, que je me rhabille et m'en aille.

BLANCHE : Mon Dieu ! qu'est-ce que j'ai dit ?

Elle ne sait plus. Voulait-elle essayer de se

reprendre, et pour s'excuser à ses yeux, feindre la surprise, l'étourdissement. Voulait-elle limiter la part de Maurice et se donner la joie de l'inquiéter ?

Cria-t-elle simplement par instinct, afin de jeter un cri, pour rien du tout ?

Mais quand elle voit Maurice se dresser sur le lit, penaud et prêt à quitter la place comme une place retenue, elle l'entoure de ses bras et l'attire et le force de retomber.

Maurice, dit-elle, mon petit Rice, je suis une grosse bête. Ça m'a échappé !

La mise au point de leur amour

MAURICE : Blanche, te tuerais-tu à cause de moi ?

BLANCHE : Quelle question ! pourquoi me tuerais-je à cause de toi ?

MAURICE : Je te demande cela, parce que je voudrais savoir jusqu'à quel point nous nous aimons. J'ai lu de nombreuses descriptions d'amour. Tu en as lu quelques-unes. Peuvent-elles s'appliquer au nôtre ? En un mot, nous aimons-nous comme on s'aime dans les livres ? Évidemment non, n'est-ce pas ?

BLANCHE : Tu m'embarrasses. Veux-tu dire que nous nous aimons moins bien que dans les livres ou d'une manière différente ?

MAURICE : Je veux dire ceci : Lorsque tu prononces ces mots « je t'adore », qu'entends-tu par là ?

BLANCHE : J'entends que je t'aime beaucoup.

MAURICE : Oui, c'est une autre façon de parler. Tu ne fais que changer d'expression. Il ne faudrait point me méprendre, et compter, par exemple, que si je te quittais, tu mourrais.

BLANCHE : Et toi, si je te quittais, mourrais-tu ?

MAURICE : Franchement, je ne le crois pas.

BLANCHE : Mais tu souffrirais, comme moi. Quand je songe à ton départ possible, j'ai le cœur serré. J'éprouve d'avance un gros chagrin.

MAURICE : Moi aussi, et nous n'imaginons rien de plus, nul fracas, aucune vengeance éclatante.

BLANCHE : À quoi bon dramatiser la vie ?

MAURICE : Nous ne sommes pas de l'école cruelle. Nous sommes de l'école bonne-enfant.

BLANCHE : Bien entendu, sauf ces réserves, nous nous aimons autant que d'autres.

MAURICE : Certainement. Une seule réflexion me trouble. Sans doute les livres exagèrent, mais

le journal quotidien enregistre, à la colonne de ses faits divers, des scandales, des aventures romanesques qui finissent tragiquement. J'admets que le journal brode aussi. Pourtant il demeure prouvé que certains amants jaloux, toujours fiévreux et prompts à s'égorger, bientôt las de vivre, se couchent enfin sur leur lit, s'aiment une dernière fois et attendent la mort près d'un réchaud allumé. Voilà qui me confond. Ces passionnés s'aimeraient-ils plus que nous ?

BLANCHE : Mon chéri, les gens qui se suicident n'ont pas leur tête à eux. Ce sont des fous.

MAURICE : Et nous sommes les sages. Ton bon sens et le mien nous interdisent de pareils excès.

BLANCHE : Dieu merci !

MAURICE : Nous nous aimons raisonnablement, avec calme et solidité.

BLANCHE : Pour la vie !

MAURICE : Tope cinq sous. Encore une question, Blanche. À propos, pourquoi m'aimes-

tu ?

BLANCHE : Parce que tu es beau.

MAURICE : Oh ! ne te force pas, je t'en prie. J'exige une énumération précise. Recommence : je suis sur la sellette parce que...

BLANCHE : Parce que tu es distingué et de tournure aristocratique ; parce que tu es intelligent et que tu as réponse à tout ; parce que tu ne jures jamais, que tu parles poliment aux femmes, sans garder ta cigarette à la bouche ; parce que tu mets des gants ; parce que tu soignes les ongles ; parce que tu danses à ravir ; parce que tu ranges tes affaires en te couchant ; parce que tes jarretelles noires empêchent tes chaussettes de tomber sur tes souliers ; parce que des bretelles de soie soutiennent, le jour, ton pantalon, et que, la nuit, un étendeur en efface les godets ; parce que tu portes toujours un chapeau haut de forme ; parce que tu as les cheveux courts, la moustache vierge, le nez long (ça m'amuse de tirer ton nez), des oreilles grandes comme des coquilles Saint-Jacques, une gueule d'or et des yeux jaunes pour mener les poules sur

les chaumes. Enfin parce que tu écris bien les adresses.

Je ne trouve plus. À ton tour, maintenant, Maurice, pourquoi m'aimes-tu ?

MAURICE : Je t'aime en gros, en bloc. Je ne perçois pas les détails. Quelle est la couleur de tes yeux et de tes cheveux, je n'en sais rien. Qu'importe la forme de ton nez ? Une dent ne compte ni en plus, ni en moins. Large ou petite, ta bouche ne me désoblige que si elle bâille. Est-ce que je noue mes doigts aux tiens pour prendre ta pointure et vais-je mesurer tes pieds avec un décimètre ? Entre nous, le mauvais goût de l'artiste qui, depuis Ève, glorifie les pieds de la femme, se conçoit-il ? Relis donc ce que tu écris, poète. Cesse de chanter, le nez en l'air, comme un écervelé. Baisse la tête et considère, enfin de près, froidement, le pied fade de ta maîtresse quand elle sort du bain.

BLANCHE : Tais-toi. Je vomirais.

MAURICE : Je ne pose point. Tu peux te casser une cheville et remplacer ton pied de chair et d'os par un pied en bois de rose, je n'y perdrai rien.

BLANCHE : Et quelles sont tes idées sur la taille ?

MAURICE : Dès qu'une guêpe m'agace, j'ouvre mes ciseaux, et je la coupe en deux, net.

BLANCHE : Réponds. Tu ne me trouves pas un peu forte ?

MAURICE : Comment, un peu forte ? Au contraire, je te sais gré de me remplir les bras. Va, il est inutile que tu règles tes appétits. Mange et bois, épanouis-toi.

BLANCHE : Je ne me gêne pas. Aucune femme ne se serre moins que moi. Regarde. On mettrait le poing sous mon corset.

MAURICE : Tant pis. Tu gaspilles l'espace. Accrois encore ta puissance et que nos étreintes soient telles que l'air même ne passe plus.

BLANCHE : Moi, je t'aime ainsi ; mais quelqu'un qui t'entendrait, te traiterait de vulgaire sensuel.

MAURICE : Je me flatte de l'être et de tirer, en bon maître habile, tout le profit que je peux des divers sens à mon service.

BLANCHE : Je t'approuve. En ce qui me concerne, tu le sais, je ne dédaigne pas la gaudriole. Seulement, il y a autre chose que le corps. Il y a le cœur et l'âme. Mon corps te plaît, j'en suis fière ; mais, dis-moi, Maurice, aimes-tu un peu mon cœur, aimes-tu un peu mon âme ?

MAURICE : Oui, ma belle maîtresse, je t'aime avec toutes tes dépendances. J'aime ton corps, et j'aime ton cœur et ton âme par-dessus le marché.

Les manœuvres du gouvernement dévoilées

MAURICE : Je l'ai vu, Blanche, ton gouvernement. J'ai vu sa redingote sévère et son parapluie. Ne mens pas. Hier soir, il est entré chez toi à cinq heures et il est ressorti à six heures moins le quart. Je le trouve encore vert.

BLANCHE : Tu m'espionnes.

MAURICE : Je me renseigne moi-même, puisque j'ai pris l'engagement de ne plus t'interroger. Mais comme je sais tout, tu peux tout dire. Rassure-toi. Je ne suis pas jaloux. Au contraire. Je voudrais connaître ce brave homme. Il m'a produit une excellente impression. Quand vient-il te voir ?

BLANCHE : Chaque mois, vers la fin, régulièrement.

MAURICE : Comme un périodique. Est-il

marié ?

BLANCHE : Recevrais-je un homme marié sans sa femme ?

MAURICE : Et vice versa. Que fait-il ?

BLANCHE : Il va tous les jours à son bureau.

MAURICE : Ça, c'est original. À quel bureau ?

BLANCHE : Tu m'en demandes trop. Je le crois très puissant. Sans cesse, il envoie des dépêches à droite et à gauche. Il a des relations au ministère. Lequel ? je ne sais plus. Les noms des ministres et moi, nous sommes brouillés. Je les mets tous dans le même sac. D'ailleurs, mon vieil ami me parle peu de ses affaires.

MAURICE : Comment s'appelle-t-il ?

BLANCHE : Guireau.

MAURICE : Son petit nom ?

BLANCHE : À son âge, on n'a plus de petit nom. Moi je l'appelle monsieur Guireau.

MAURICE : Toujours ?

BLANCHE : Mais oui, toujours. As-tu fini de jouer au juge d'instruction ?

MAURICE : Ça me divertit. Tu peux bien me laisser me divertir un brin. Et que faites-vous.

BLANCHE : Rien, que veux-tu qu'on fasse ?

MAURICE : Il ne te baise que le bout des doigts.

BLANCHE : À peine. Nous causons surtout. Il parle bien, me donne des conseils, me dit de songer à mes intérêts, et me met en garde contre les mauvaises liaisons. De plus, c'est un musicien de premier ordre et, quelquefois, il apporte son violon.

MAURICE : Et après ?

BLANCHE : Ça ne suffit pas ?

MAURICE : Enfin, quand la conversation tombe, tombes-tu avec ?

BLANCHE : J'attendais le gros mot. Tu penses tout de suite au vilain. Pourtant il y a autre chose dans la vie. On trouve des gens propres, mon cher. M. Guireau sait se tenir. C'est un ami paternel qui m'aime pour moi, non pour lui, et je ne te cache pas qu'il m'inspire une durable sympathie dont il se contente.

MAURICE : Il est modéré.

BLANCHE : Oh ! j'ai de la chance. Les hommes corrects se font si rares ! M. Guireau conserve les manières du siècle dernier.

MAURICE : Et jamais il ne t'adresse un mot plus brûlant que l'autre ?

BLANCHE : Est-ce une raison, parce qu'on aide une pauvre femme à vivre, pour lui manquer de respect ? Sûr de passer une heure chaque mois, en compagnie d'une femme point désagréable, qui lui montre gai visage, l'écoute avec complaisance, lui offre une tasse de chocolat, et sans larmoyer, sans même étaler une gratitude bruyante, lui permet de mener à sa guise, comme il l'entend, délicatement, une action généreuse, M. Guireau tient plus à moi qu'à une vulgaire maîtresse.

MAURICE : Pourtant, s'il apprenait notre amour...

BLANCHE : Il le devinerait qu'il ne ferait rien voir.

MAURICE : Homme admirable ! Une dernière

question. Mais comme on demande à un bébé : Lequel aimes-tu mieux, ton papa ou ta maman ? je la pose pour rire. Si je vous priais, quitteriez-vous M. Guireau ?

BLANCHE : Maurice, souvenez-vous de votre promesse.

MAURICE : Puisque c'est pour rire.

BLANCHE : Alors je réponds sérieusement. Non, je ne le quitterais pas.

MAURICE : Même si je vous offrais de m'épouser, de partir avec moi, de me suivre en Algérie, où la vie est si bon marché ?

BLANCHE : D'abord, j'ai horreur du déplacement, et je manque de génie colonisateur. Ne dites pas des niaiseries.

MAURICE : Bien répondu. Si j'insistais, j'aurais la tête dure.

BLANCHE : Je te fâche ?

MAURICE : Du tout. Je le déclarerais devant M. Guireau. Je sais bien que lui et moi, c'est différent. Je lui serrerais la main et je lui dirais : « Monsieur Guireau, nous sommes deux à vous

estimer. »

BLANCHE : De son côté, il est homme à t'apprécier.

MAURICE : Si tu nous présentais ?...

BLANCHE : Je n'en chercherai pas l'occasion, mais je ne l'éviterai pas.

MAURICE : En effet, notre confrontation n'offre point d'intérêt. Je plaisante. Pardonne-moi ma petite enquête taquine et mesquine. Je ne voulais que t'éprouver. Tu pouvais m'envoyer promener et je te remercie de ta patience.

BLANCHE : À la bonne heure. Un moment j'ai craint des complications. Les hommes qui ont le plus d'esprit en ont parfois si peu !

MAURICE : C'est la réaction. Les femmes ont plus de jugeote et c'est surtout de jugeote qu'on a besoin en certain cas.

BLANCHE : Alors rien ne cloche, derrière ce front, sous ce crâne ? Tu es heureux ?

MAURICE : Je suis heureux ; et toi, es-tu heureuse ?

BLANCHE : Je suis heureuse.

MAURICE : Donc nous sommes heureux, par la grâce de Dieu !

L'inévitable lettre

Ma chère Amie,

Ne vous fâchez pas avant de m'avoir lu et compris.

Je trouve que, d'ordinaire, les amants qui veulent rompre emploient une mauvaise méthode, d'indélicatesse et de lâcheté.

La dame ne dit rien. Ça l'ennuie d'écrire : Elle ferme sa porte, et part en voyage ; on ne la revoit plus.

Le monsieur qui se croit du style fait des brouillons. Il les déchire, les recommence, et se décide à mettre sous enveloppe, sans un mot, des billets de banque. C'est commode quand on en a et que la femme aime l'argent ? Or, vous ne l'aimez guère et je n'en ai point.

Je vous dois donc une lettre, où je séparerai nos deux cœurs, comme les moitiés d'un fruit

mûr. Cela vous fera mal, je crierai peut-être, je vous semblerai révoltant, mais vous serez contrainte d'admirer ma franchise et mon courage. Comme il m'en faut !

Si nous en renions là !

Hier, près de vous, je jouais l'homme fort, je riais, j'avais de l'esprit ; je retenais mal mes doigts impatients de courir le long de votre noble corps. Pouvais-je me soucier d'un monsieur absent ?

Mais, vous partie, ce monsieur a pris votre place, et comme je me promenais dans ma chambre, de la porte à la fenêtre, il m'a dit, posant le bout du doigt sur mon bras :

« Nous sommes deux. »

Il souriait, le vieux, très poli, l'air hardi plutôt que méchant. Il répétait :

« Oui, nous sommes deux. Je compte pour un. »

Il semblait dire encore :

« Moi, je ne demande point l'impossible. Je suis content de ma toute petite part. L'âge rend

sage et je trouve naturel qu'un jeune homme prenne la part qui reste, la plus grande, s'il me laisse la mienne. Et vous aussi, j'espère, vous trouverez naturel que je ne la lâche plus. »

Ainsi murmurait le vieux aux lèvres exsangues.

Naturel ? Qu'entend-il par là ? Le sens du mot m'échappe et, depuis ce matin, je cours après.

Ah ! je ne récrimine pas. Vous m'avez loyalement averti : c'était à prendre ou à laisser. Ou à laisser !

Laisser aux autres, sans y goûter, une femme pleine de promesses. Mettez-vous à ma place.

J'ai préféré prendre.

Et, à votre contact, j'ai ressenti une telle secousse que longtemps je pouvais en demeurer étourdi. Mais, de nouveau, le vieux sifflait, plus bas, d'autres mots que je refusais d'écouter :

« Je comprends tout. Je ne lui suffisais point. Autant vous qu'un autre. Elle restera tranquille. Aimons-la. Ne vous inquiétez de rien. Je paye. C'est si naturel. »

Ce n'est pas naturel du tout. Loin de me rassurer, ce vieux m'écarte les paupières et la vérité pénètre.

Je n'exagère rien. Je ne m'accable pas d'injures, mais je suis désormais comme un homme timoré ayant des idées trop peu larges pour recouvrir des scrupules qui dépassent.

Rompons donc, ma triste Amie. Emportons chacun nos souvenirs, comme deux baigneurs qu'on dérange, sur le point de se rafraîchir dans une eau pure, loin du soleil et des regards, se sauvent après avoir ramassé leurs vêtements.

Et j'ajoute... Mais aidez-moi. J'ai besoin de toutes mes forces. Joignez-y vos encouragements. Le morceau ne passe pas. Il me semble que je vais vous apparaître dans toute ma laideur, et que votre estime s'envolera loin de moi, comme un oiseau blessé, avec un grand cri.

Ah ! tant pis.

Je m'exécute :

« Épousez M. Guireau. »

C'est cela, gesticulez, trépignez, indignez-

vous. J'y comptais bien. Et puis, calmée, écoutez-moi. Je répète :

« Épousez votre vieux. »

Pourquoi pas ?

Je ne dis point :

« Épousez-le tout de suite, demain matin au saut du lit. »

Je dis :

« Travaillez déjà le bonhomme. Amenez-le à vous épouser de son propre mouvement. Je ne l'ai qu'entrevu, mais, ou je me trompe fort, ou il fera un suffisant mari. »

Notez que votre situation manque de solidité. M. Guireau vivant ne vous abandonnera pas, je le crois. Qu'il meure et vous êtes seule, et la misère qui vous épouvante entre chez vous, brusquement, sans frapper. Plus j'y réfléchis et plus je me persuade que vous êtes née pour le mariage. Vos solides qualités vous y destinaient.

Et perdons un moment de vue la vie pratique. Considérons celle du cœur. Sans mari, vous verrez lentement se dessécher le vôtre.

Dix années encore, vingt peut-être, vous porterez en vous une source d'émotions que personne ne tentera d'utiliser pour embellir son domaine de bonheur.

Car, si un autre que moi vous aime, il aura les mêmes scrupules que moi, et s'il ne les a pas, il sera indigne de vous.

Croyez-vous, Blanche, que je doive m'arrêter, vous offrir mes hommages respectueux et signer cette lettre : *Votre dévoué Maurice ?*

Mais j'en garderais la nausée. Je veux nettoyer ma plume trempée dans la poix, et je veux, afin de me purifier la main, retracer une dernière fois, pour moi, en lignes amoureusement soignées, votre image parlante.

Vous êtes belle et vous êtes bonne.

Vous êtes si indulgente pour les défauts d'autrui, qu'on aime les vôtres.

Vous mentez, à propos, sans mauvaise foi, c'est-à-dire que vous cachez la vérité, quand elle blesserait, quand elle vous semble une cause d'ennui, et qu'il vaut mieux qu'elle reste au puits.

Vous ne vantez point votre esprit. Vous souhaitez qu'on dise de vous : c'est une femme agréable, et non : c'est une femme supérieure.

Vous médisez de vos amies utilement, si vous croyez qu'elles ont commencé les premières, et non pour le plaisir de médire.

Vous aimez la toilette, parce que vous lui allez, le théâtre, lorsqu'on y rit, et le monde, car une femme de votre âge ne peut pas vivre comme un loup.

Vous détestez les chats et vous ne supportez que les gros chiens serviables qui sont de taille à coucher dehors.

Vous ne jouez d'aucun instrument.

Vous ne vous connaissez ni en art, ni en sport et vous n'avez pas d'opinion sur les littérateurs, des hommes comme les autres, après tout.

Quand vous écrivez le billet nécessaire, on dirait que le bec de votre plume pique maladroitement des graines de cassis et les écrase sur le papier.

Et vous ne lisez que les livres dont la lecture

repose le teint.

Vous craignez comme la foudre les explosions d'amour, et vous aimez qu'on vous aime finement, qu'on vous offre parfois deux sous de violettes, un baba au rhum, un bout de ruban, une promenade en voiture, et qu'on ait pour vous ces petites attentions sans prix, qui font plus chaud au cœur des femmes que le duvet à leur cou.

Vous ne vous mettez jamais en colère et vous céderiez tout de suite, sans discussion, pour avoir la paix, à l'homme qui s'avancerait sur vous, les yeux injectés de sang, tandis que son visage émettrait une lumière verte.

Vous êtes paresseuse en toute justice, parce qu'il vous semble que le rôle d'une belle femme consiste à rester belle, et qu'on lui doit, sans même qu'elle le demande, les habits, l'argent de poche, la nourriture et le logement.

Vous êtes la femme que je rêvais.

Et je vous quitte et je vous donne.

À peine ai-je eu le temps de vous embrasser.

Comme un visiteur gauche repasse dans son

esprit ce qu'il aurait dû dire, je vous parcours des cheveux aux pieds et je me dis :

« C'est là spécialement que j'aurais dû poser les lèvres. Là aussi. Là encore, partout. »

Et courbé, abîmé, je n'aurais pas dû relever un seul instant la tête.

Belle et bonne amie, je suis à bout.

Je ne relirai pas ma lettre. Je veux qu'elle vous arrive ce soir, avant que vous ne preniez, comme d'ordinaire, votre petit sac à doublure rouge, pour venir dans ma mansarde.

Déjà elle se glace et s'enténèbre, et si j'ose y parler haut, j'entendrai peut-être une voix lugubre.

Longue vie, Blanche !

Adieu.

Dénouement possible

BLANCHE : Je te trouve fatigué, ce soir, mon Maurice, et pâlot. Qu'as-tu ?

MAURICE : Je me suis piqué, Blanche.

BLANCHE : Où ça ? Avec quoi ?

MAURICE : Avec une plume.

BLANCHE : C'est très mauvais. Il faut sucer vite. Montre voir ?

MAURICE : Je me suis piqué à la conscience.

BLANCHE : Ne dis donc pas de bêtises. Je veux savoir où tu souffres.

MAURICE : Je t'assure que je me suis piqué à la conscience. Je la sentais grosse, boursouflée, oppressante. Cela lui arrive quelquefois. Je l'ai percée avec ma plume. Tout de suite elle s'est dégonflée, et le mauvais sang parti, je vais mieux.

BLANCHE : Amuse-toi, mon ami, mais sache

que tu n'as aucun mérite à te payer ma tête. Je suis sans défense, et je manque de réplique. C'est une manie chez toi de parler par le chemin le plus long. Déroule tes machines obscures. Je m'assieds.

MAURICE : L'opération me réussit toujours. Il suffit que j'y pense. Aussitôt le vent qui me gênait s'enfuit. Je marche comme un homme de poids ordinaire, et brusquement, le monde dont je voyais pile se retourne sur face.

BLANCHE : Tu as la migraine. Ta chambre sent le renfermé et le brûlé.

MAURICE : En effet, j'ai brûlé du papier.

BLANCHE : Des lettres de tes anciennes maîtresses, je parie ?

MAURICE : Non, un papier où mon épanchement de tout à l'heure avait fait des taches.

BLANCHE : Non, Maurice, tu n'es pas bien ; veux-tu sortir un peu pour prendre l'air ?

MAURICE : J'aime autant me coucher, et toi ?

BLANCHE : Moi, j'aime mieux. Couchons-

nous. J'ai gardé pour cette nuit une fine chemise de jour que tu préfères, sans col et sans manches, avec un nœud rose.

Contes pour laisser rêveur

L'invité Sylla

Comme il descendait du train, M. Sylla fut pris d'inquiétude :

« Me voilà bien, dit-il, j'ai oublié d'apporter quelque chose pour les petites filles ! »

L'accueil de ses hôtes ne s'en ressentit pas d'abord. Toute la famille Bornet était à la gare. Les petites filles gambadant, levant les bras, frappant des mains, firent plusieurs fois, sans en avoir l'air, le tour de M. Sylla. Il ne cachait aucun paquet derrière son dos ; mais un homme peut mettre tant de choses dans ses poches, que les petites filles espérèrent encore, avant de se désoler.

Cependant Mme Bornet ne cessait de répéter :

« La bonne visite ! Quel paresseux vous faites ! Il y a deux ans que vous nous promettez de venir ! On ne comptait plus vous voir dans

notre humble hameau ! »

Et elle ajoutait :

« Ah ! la campagne, ce n'est pas la ville, tant s'en faut. »

Et M. Sylla répondait :

« J'aime mieux la campagne que la petite ville de province. »

Il admirait tout : le jardin, ici d'agrément et là de rapport, cultivé par M. Bornet lui-même, qui se lève et se couche selon le soleil et fume sa pipe sur ce banc ; l'écurie et son cheval, tour à tour de selle et de trait, brave bête abattant sa lieue comme une autre, malgré son air de rien.

« Nous l'avons acheté d'occasion, avec les harnais à notre chiffre par-dessus le marché.

« Voici les poules, qui nous pondent chaque jour des œufs frais ; les lapins qui mangent plus qu'un bœuf et qu'on fait manger aux amis tombés du ciel ; les pigeons, inutiles, mais si jolis à suivre de l'œil quand ils volent et déroulent dans l'air leurs guirlandes nuancées ; un cochon économique, oui, économique, je vous

expliquerai ça.

« Enfin le puits. Son eau est la meilleure du village. Tout le monde y vient en chercher. Les gens défilent du matin au soir. Nous le regardons comme notre richesse, car, pour nous, la campagne sans eau ne serait plus la campagne. Penchez-vous prudemment.

« Quant à cette pompe, elle marche dans la perfection. Essayez. »

Soudain, les petites filles, que M. Sylla ne caressait plus et qui perdaient l'espoir, se mirent à pleurer. Mme Bornet les prit dans un coin, leur chuchota longuement à l'oreille et leur dit, tout haut, d'une voix grondante :

« Hou ! que c'est laid ! les vilaines ! »

Mais elle les plaignait. Elle aussi avait compté, pour les petites filles, sur une surprise, un bibelot sans valeur, un sac de bonbons, si peu que ce fût, mon Dieu ! Et, froissée dans son cœur de mère, elle dissimulait à peine un léger désappointement.

Elle fit les honneurs avec moins d'entrain.

D'ailleurs, M. Sylla connaissait presque toute la maison. Il avait trouvé un mot aimable pour chaque agrément et pour chaque commodité.

Restait le point de vue.

« Ceci te concerne », dit à son mari Mme Bornet déjà lasse.

M. Bornet parut, de ses bras, écarter des branches et dit :

« Moi, je n'aime que la plaine. Dans les pays de montagne, j'étouffe, et il me semble que, serré entre deux banquettes, je ne peux plus allonger mes jambes à mon aise.

– Magnifique horizon », fit M. Sylla distrait.

Il comprenait pourquoi les petites filles avaient pleuré ; il sentait naître une hostilité chez Mme Bornet tandis que, avec affectation, elle s'obstinait à tamponner leurs yeux rouges, et, dépité contre elles trois et contre lui, il ne laissait tomber de sa langue alourdie que de rares paroles.

M. Bornet même souffrait de la gêne commune sans en deviner les causes.

« Ces gens sont étonnants, pensa bientôt M. Sylla. Quelque matin, on cède à leurs instantes prières ; on va les voir dans leur trou ; on se lève de bonne heure, on se bouscule, on avale en wagon un mélange de poussière, de fumée et d'insectes ; le voyage coûte quatre fois plus cher que le déjeuner qu'ils offrent, et pour que rien ne manque à cette partie de plaisir, si on ne les comble de riches cadeaux, au mépris des convenances ils boudent. Soit, qu'ils boudent ! De mon côté, je ferai la moue, et, au café, je me frappe subitement le front : il en jaillit un prétexte, et je file ! »

« Monsieur Sylla, voulez-vous avoir l'extrême bonté de passer à table ? » dit Mme Bornet sur ce ton qu'on ne réussit d'ordinaire qu'avec un pince-nez.

Elle mit les hors-d'œuvre en circulation. Un peu honteuse de ses petites filles, qui reniflaient trop fort et n'avaient plus faim, elle exagérait auprès de M. Sylla les politesses d'usage, et les anchois, pour leur part, tournaient sans s'arrêter comme dans un cirque, quand la bonne apporta

une feuille à signer et une boîte carrée, ficelée proprement et adressée aux demoiselles Bornet.

Avant de l'ouvrir, Mme Bornet, hésitante, demanda :

« Qu'est-ce que ça peut être ?

– Je ne sais », dit M. Bornet.

Et les petites filles dirent, le visage coloré d'une bouffée de rose :

« Oh ! dépêche-toi, maman ! »

La boîte, pleine jusqu'au bord d'angélique en bâtons, venait de Paris, d'une marque célèbre ; mais aucune carte ne donnait le nom de l'expéditeur, aucune lettre ne l'avait annoncée.

Mystérieuse sur la table, elle déployait toutes grandes ses ailes de dentelles, et les petites filles n'osaient y toucher : droites, réveillées, de la langue elles se léchaient leurs lèvres fines.

M. et Mme Bornet s'interrogeaient :

« Qui diable nous l'envoie ? Connais-tu quelqu'un à Paris, toi ?

– J'y connais une foule de gens et je n'y

connais personne ; personne, du moins, à qui je doive prêter cette attention délicate. »

Ils levèrent les yeux sur leur invité :

« Aidez-nous, monsieur Sylla.

– Permettez que je m’abstienne, dit-il, haussant les épaules. Du reste, je ne trouve pas cette énigme de très bon goût. »

Volontiers, il eût déprécié la boîte.

Mais Mme Bornet reprit d’inspiration :

« J’y songe, vous en venez aussi, vous, de Paris. Feriez-vous le cachottier, par hasard ?

– Je ne comprends point. Quoi, vous me soupçonnez ? dit M. Sylla.

– Oh ! oh ! Cher ami, dit M. Bornet, vous répondez en coupable. Vous détournez la tête. Vous riez dans votre barbe. Avouez tout. Hier encore, nous affirmions que, d’apparence bourrue, vous êtes, au fond, le meilleur des hommes.

– Sérieusement, vous croyez que c’est moi ? dit M. Sylla.

– Nous ne le croyons pas, nous en sommes sûrs.

– Bon, entendu, je ne vous contrarie pas, puisqu’il vous plaît que je joue le rôle de vil usurpateur.

– À la bonne heure ! dit Mme Bornet. Ma parole, un moment, je doutais presque. Je me disais : pourquoi la boîte arrive-t-elle seule, après lui ? Et je me répondais : semblable aux autres hommes, il déteste porter des paquets.

– Cordialement, dit M. Sylla.

– Et puis, dit M. Bornet, la boîte, sans doute, n’était pas prête. Souvent, les commis de magasin n’en finissent plus.

– Oui, dit M. Sylla. Enfin, la voici. Nous l’avons, c’est le principal.

– Eh bien ! fillettes, dit Mme Bornet, on n’embrasse plus M. Sylla, qui pense si gentiment à nous ? »

Les fillettes, portant la boîte, offrirent à baiser leurs joues illuminées et à goûter les bâtons d’angélique verte.

« Merci, dit M. Sylla, l'angélique m'écœure. Seulement, je savais que vous l'adoriez. Gardez tout. »

L'appétit retrouvé, les petites filles commencèrent de becqueter et de pépier comme deux moineaux après l'averse. Elles sucèrent d'autant plus d'angélique « exquisite et délicieuse » que, du bout des dents et de bouche à bouche, elles cassaient les bâtons montés sur fil de fer.

Et les fils de fer, qui tendaient raide les gestes de chaque convive, se brisèrent aussi.

Pour se punir d'avoir méchamment jugé son hôte, Mme Bornet l'accabla de prévenances, cette fois réelles. Suivant avec docilité l'exemple, M. Bornet emplit l'assiette de son meilleur ami.

M. Sylla se laissait soigner, tantôt confus, tantôt vengé, amusé par cette réparation d'honneur imprévue. Toutefois, il fit une dernière concession à ses scrupules :

« Si pourtant, chers amis, dit-il, j'abusais de votre confiance, si quelque jour se découvrait le

véritable expéditeur ? Que de quiproquos ! Ensuite, quelle juste colère contre moi ! Mais je vous aurai prévenus, et je m'en lave les mains.

– Crois-tu qu'il est entêté, hein ? dit M. Bornet à Mme Bornet. Il recommence. De grâce ! assez, mon vieux camarade. La plaisanterie se fane. Reprenez plutôt de ces aubergines.

– J'en ai jusqu'ici, dit M. Sylla.

– Allez toujours. Le flot de la bouteille au chapeau d'argent les fera couler.

– Oh ! oh ! du champagne ! Bigre ! mince de noce !

– Nous recevons peu, dit M. Bornet, mais quand nous recevons, nous recevons bien. »

Aller et retour

Une grille aux barreaux verts, sans ornements. Une maison de village blanche et presque neuve. Il faut monter quatre marches propres et s'essuyer les pieds sur le paillason. Une petite cour où le râteau gratte obstinément les herbes fines entre les cailloux qui reluisent comme des dents. Une bordure de buis sépare la cour du jardin. Il y a de tout dans le jardin, des fleurs, des légumes et même un carré de luzerne qui s'étale jusqu'au ruisseau qu'on entend couler.

Un monsieur pousse la grille. On devine qu'il est Parisien à sa façon de renifler l'air. Il semble heureux. Il a laissé là-bas les soucis d'une vie agitée, et libre un jour, il veut en profiter. Il dit d'abord de sa voix ordinaire :

« Personne ? »

Puis d'une voix plus haute :

« *Quelqu'un, s'il vous plaît ?* »

Il sourit de la surprise qu'il va causer et de l'accueil qu'on lui fera. Dans les artichauts, une vieille femme se dresse, hésite, lentement vient voir, et sans saluer, elle attend.

LE PARISIEN : Pardon, madame, c'est bien ici que demeure M. Maurice Perrier ?

MAMAN PERRIER : Oui, monsieur.

LE PARISIEN : Je suis l'ami que vous attendez.

MAMAN PERRIER : Nous n'en attendons pas, monsieur.

LE PARISIEN : N'avez-vous point reçu ma lettre ?

MAMAN PERRIER : Quelle lettre ? Je vais demander à ma bru.

(Elle laisse le Parisien seul, entre à la maison et ramène sa bru, Mme Perrier, aussi étonnée que maman Perrier, mais polie.)

MME PERRIER : Oui, monsieur, nous avons reçu, pour Maurice, cette lettre que voici.

LE PARISIEN : C'est la mienne. J'y annonçais

mon arrivée.

MME PERRIER : Maurice, sorti de bonne heure, n'a pas encore lu votre lettre et nous ne l'avons pas décachetée. Mais cela ne fait rien. Donnez-vous donc la peine...

LE PARISIEN : Maurice rentrera-t-il bientôt, madame ?

MME PERRIER : J'espère que oui. C'est un fait exprès. Maurice ne sort presque jamais le matin. Il doit courir par les champs. Voulez-vous qu'on le cherche ?

LE PARISIEN : J'attendrai un peu, et s'il tarde trop, j'irai au-devant de lui. Cela me promènera. Je verrai votre pays, qui m'a paru très joli, madame, sans flatterie.

MME PERRIER : Il faut le juger par un beau soleil. Ce temps gris le désavantage. Il a même plu cette nuit, dis, maman ?

MAMAN PERRIER : Pas assez. Le jardin meurt de soif. Après une sécheresse d'un mois, cette petite pluie lui mouille à peine la peau.

LE PARISIEN : Madame, il a plu fort jusqu'à

notre arrivée en gare. Je craignais même de recevoir l'averse sur le dos.

MAMAN PERRIER : Les pays d'où vous venez ont du bonheur : tout pour les autres, rien pour nous.

MME PERRIER : Et personne ne vous attendait à la gare !

LE PARISIEN : C'est si proche, madame. D'ailleurs, quoi de plus exquis que de se trouver, à cette heure matinale, dans un pays inconnu ? On se croit des ailes. On se sent fier de se lever avec le soleil.

MAMAN PERRIER : Il est frais, le soleil, aujourd'hui.

LE PARISIEN : Ne me gêtez pas mon plaisir, madame. Qu'importe un nuage de plus ou de moins à la campagne !

MME PERRIER : On ne vous a même pas entendu ouvrir la grille ; car notre sonnette est chez le serrurier qui ne finit plus de la réparer.

MAMAN PERRIER : Sans moi, le pauvre monsieur gelait dehors. J'arrachais l'herbe des

artichauts ; je lève la tête par hasard, et je le vois planté.

MME PERRIER : Monsieur, je vous rends votre lettre, que j'avais mise dans ma poche.

LE PARISIEN : Vous pouvez la lire, madame, elle ne renferme aucun secret. J'écrivais à Maurice :

« Cher ami,

« Mon congé m'est accordé. Quelques jours t'en reviennent de droit. J'arrive par le premier train. Je me fais une joie de bavarder avec toi et de connaître ta charmante mère et ta gentille sœur. »

MAMAN PERRIER : Et la grand-mère, on n'en parle pas ? Elle ne compte plus. On l'a donnée au chien.

LE PARISIEN : Pouvez-vous dire, madame ! Je sais de quelle affection Maurice vous aime. Je vous ai oubliée par étourderie. Excusez-moi.

MME PERRIER : Ça ne sert à rien d'écrire de longues lettres quand on va se voir.

MAMAN PERRIER : Alors, monsieur reste à déjeuner ?

MME PERRIER : Comme de juste. Crois-tu qu'il aura fait vingt-cinq lieues pour nous saluer et repartir sans prendre quelque chose, sans manger un morceau ?

LE PARISIEN : Madame, vous êtes trop bonne. J'accepte, si je ne vous dérange pas.

MME PERRIER : Ouiche ! et quand vous nous dérangeriez un peu ! Sommes-nous des sauvages ? Mais vous savez, il y aura ce qu'il y aura.

LE PARISIEN : Je me régalerai d'œufs frais et de fromage blanc.

MAMAN PERRIER : Si vous comptez là-dessus, vous pouvez vous en retourner, brave monsieur. Il ne suffit pas de dire : amen ! pour qu'une poule ponde et que le lait caille. Nous aurons de la veine s'il reste un brin de viande chez le boucher qui ne tue que le samedi.

LE PARISIEN : Madame, je partagerai la fortune du pot. Maurice m'a tant parlé de vous que je m'imagine être déjà de sa famille.

MAMAN PERRIER : C'est drôle ; il ne nous parle jamais de vous.

MME PERRIER : Si, maman, quelquefois. Monsieur fait sa médecine comme Maurice ?

LE PARISIEN : Non, madame ; je suis clerc de notaire. J'ai connu Maurice au lycée, je l'ai perdu de vue, puis je l'ai retrouvé à la musique du Luxembourg. Nous nous voyons fréquemment, et nous nous aimons beaucoup.

MME PERRIER : En effet, je me souviens maintenant.

MAMAN PERRIER : Moi, je me souviens que Maurice ne nous parle ni de ce monsieur, ni d'un autre. Il ne desserre pas les dents.

MME PERRIER : Il est de sa nature peu bavard, et il n'a guère de distractions dans ce pays. Mais ses études nous coûtent si cher que nous ne pouvons lui permettre de voyager pendant les vacances.

LE PARISIEN : Oh ! madame, quelle erreur ! Je vous assure que Maurice ne s'ennuie pas chez lui. Il me disait en m'invitant : « Tu verras ! D'abord nous parcourrons mes propriétés. »

MAMAN PERRIER : Ses propriétés ! Sommes-nous donc morts ? Et quelles propriétés ? Une bicoque et trois mouchoirs de terre autour. J'ai soixante-sept ans, monsieur, j'ai toujours vécu de mon travail, et je travaille encore pour n'être à la charge de personne et reculer la date où, grâce aux dépenses de Maurice, nous nous réveillerons dans la crotte. Si monsieur se croit chez des gens riches, qu'il se détrompe.

LE PARISIEN : Madame, je me crois chez d'honnêtes amis. N'est-ce pas, mademoiselle Marie ?

MAMAN PERRIER : Pourquoi te caches-tu derrière mon dos ? Monsieur t'interroge ; réponds.

MARIE : Oui, maman ; oui, monsieur.

LE PARISIEN : Votre frère me parle souvent de vous, mademoiselle ! Il prétend qu'il vous arrive

de vous disputer. Est-ce possible ?

MARIE : Des fois, il me taquine.

LE PARISIEN : Je sais que vous jouez du piano comme une grande musicienne.

MARIE : Oh ! pas guère, monsieur.

LE PARISIEN : Quand terminez-vous vos études ? Ça manque de charme, hein, la pension ?

MARIE : J'aime mieux aller en classe que de rester à la maison du matin au soir pour laver les assiettes.

MAMAN PERRIER : Ne faut-il pas que tu travailles, comme tout le monde ? Te figures-tu, toi aussi, que nous sommes riches et qu'on te donnera une dot ?

MARIE : Ça m'est égal ; je ne me marierai jamais.

MAMAN PERRIER : Tu te marieras, si tu peux, quand on voudra de toi. Je te conseille de te fourrer des idées en tête ! As-tu au moins commencé tes devoirs, ce matin ?

LE PARISIEN : Madame, je réclame pour elle

un jour de congé, en mon honneur.

MAMAN PERRIER : Si on vous prenait au mot, vous auriez une belle embernerie¹ dans vos jambes.

LE PARISIEN : Vous allez la faire pleurer, madame.

MME PERRIER : Écoute, petite, marche étudier ta leçon, et si l'institutrice me dit que tu l'as bien récitée, je te donnerai congé demain.

MAMAN PERRIER : Moi, je retourne désherber mes artichauts.

MME PERRIER : Moi, je vais acheter notre nourriture. Entrez donc vous asseoir, monsieur.

LE PARISIEN : Merci, madame, je ne suis pas fatigué. J'attendrai Maurice dans la cour.

MME PERRIER : Comme il vous plaît. Maurice ne peut plus tarder.

LE PARISIEN : Je tiens absolument à lui serrer la main avant mon départ.

¹ Ennui, embarras.

MME PERRIER : Votre départ ?

LE PARISIEN : Oui. Où avais-je la tête ? J'oubliais un rendez-vous de la dernière importance. Je dois être de retour à Paris ce soir.

MME PERRIER : Quoi ? Sérieusement, ce soir ? Alors vous prendriez le train qui passe dans une heure ?

LE PARISIEN : Dame ! s'il n'y en a plus d'autre après.

MME PERRIER : Il n'y en a plus de commode. Voyons, ajournez ce rendez-vous.

LE PARISIEN : Impossible. Je me mettrai dans de beaux draps !

MME PERRIER : Où déjeunerez-vous ? Je n'ai plus le temps de préparer à déjeuner.

LE PARISIEN : Je déjeunerais en route, à quelque buffet.

MME PERRIER : Voilà un tour ! Maman, hep ! maman ! C'est monsieur qui veut repartir tout de suite ! Quelle idée ! Il dit qu'il a un rendez-vous d'affaires.

MAMAN PERRIER : Ah ! les affaires sont les affaires ! Monsieur connaît ses affaires mieux que toi.

MME PERRIER : Sans doute. Je serais désolée s'il se gênait à cause de nous. Mais partir si vite ! Et Maurice qui ne revient pas. Que diable manigance-t-il ?

MAMAN PERRIER : Monsieur a des chances de le rencontrer d'ici la gare.

MME PERRIER : Que dira Maurice ? J'insiste encore. Réfléchissez.

LE PARISIEN : C'est tout réfléchi, madame. Je cède à l'impérieuse nécessité.

MAMAN PERRIER : J'approuve monsieur et je souhaite que Maurice lui ressemble pour l'ordre et la conduite.

MME PERRIER : Vous donnerez à vos parents une mauvaise opinion de nous. Ils croiront que, mal reçu, vous aviez hâte de nous quitter. Je pensais vous garder. J'arrangeais votre chambre et je disais à la petite : « Cueille donc, par-ci par-là, des fleurs qu'on écartera sur la cheminée. »

MAMAN PERRIER : Que monsieur emporte le bouquet avec lui. De mon côté, je me sens assez de force dans mes vieilles jambes pour grimper à l'échelle et attraper deux ou trois cerises qu'il sucera en wagon. Elles ne sont pas très mûres, mais c'est d'une espèce juteuse. Ça ôte le goût de la poussière et ça fait bonne bouche.

LE PARISIEN : Madame, je ne souffrirai point que vous vous exposiez. Je me reprocherais toute ma vie un accident. D'ailleurs, si agréable que soit votre société, permettez que je me retire ; je ne m'ennuie pas, mais le temps presse.

MME PERRIER : Certes, le départ de nos amis une fois fixé, au risque d'avoir l'air mal élevés, nous dédaignons la sotte plaisanterie de leur faire manquer le train.

LE PARISIEN : Au revoir, mesdames ! Mille choses à Maurice, je vous prie.

MAMAN PERRIER : Nous n'y manquerons pas.

MME PERRIER : Il sera furieux. Marie, dis adieu par la fenêtre !

LE PARISIEN : Mademoiselle, mesdames, au

plaisir ! Et merci encore ! Si, si, de beaucoup.

MME PERRIER : C'est plus fort que moi. Je crois que je rêve.

LE PARISIEN : Vous ne perdrez rien pour attendre. La prochaine fois, je resterai jusqu'à ce que vous me mettiez à la porte.

MME PERRIER : À la bonne heure ! Qu'on ne vous aperçoive pas seulement comme dans un éclair.

MAMAN PERRIER : Et que ça vaille au moins la peine de se déranger.

Premières amies

I

Je loge au rez-de-chaussée humide et noir ; elles habitent près du ciel.

Ma fenêtre donne sur la pompe et la boîte aux ordures ; elles ont quatre fenêtres par où le matin, dès qu'elles tirent les rideaux, la lumière se précipite. Et, bientôt, elles apparaissent sur le balcon.

La joue collée à ma vitre, je les attendais et elles ne remarquent pas tout de suite que je les guette.

La jeune fille chantonne, arrose les fleurs, respire de l'air pur, cherche le soleil, frotte ses yeux blessés, et la mère va et vient, et fait une fois de plus le ménage, avec les mêmes soucis. Ni l'une ni l'autre ne me devinent et je ne leur en

veux pas.

Je viens de ma province, j'arrive à peine, en bons souliers neufs, et j'ai l'intention de conquérir Paris. Mais par quel bout faut-il le prendre ?

Chaque quinzaine j'écris là-bas :

« Tout va bien. »

On me réplique :

« Tant mieux, courage ! »

Et je passerais ma vie ainsi. Je lis jusqu'à l'écoeurement. Je ne sors que le soir, poussé par la faim, et je rentre dès que je l'ai calmée ou trompée. Si la fortune frappe à ma porte, elle est presque sûre de me trouver chez moi.

II

J'espère donner d'ici peu un sens à mon bulletin de quinzaine.

Le « Tout va bien » que j'adresse aujourd'hui à ma famille signifie déjà quelque petite chose. En effet, mes voisines de là-haut savent maintenant que j'existe.

J'étais de bonne heure à mon poste, le nez écrasé sur ma vitre. La mère secouait des tapis. Tout à coup elle s'arrêta et se pencha comme quelqu'un qui regarde dans un puits. Elle m'aperçut au fond, et je vis ses lèvres remuer. Sa fille vint près d'elle et ses lèvres remuèrent aussi. Je n'entendais rien, mais je n'hésitai pas à leur prêter ce dialogue :

LA MÈRE : Tiens, un monsieur qui nous fixe.

LA FILLE : Où donc ?

LA MÈRE : En bas et en face, au rez-de-chaussée, derrière la pompe.

LA FILLE : C'est vrai ; l'avais-tu déjà vu ?

LA MÈRE : Non, et toi ?

LA FILLE : Je ne regarde jamais là. Il y fait trop sombre.

LA MÈRE : C'est quelque étudiant en droit.

LA FILLE : En médecine plutôt. Pauvre garçon !

LA MÈRE : Retirons-nous, ma fille, ça devient gênant.

La mère leva son tapis qui pendait. Elles s'écartèrent avec lenteur, l'œil à demi fermé, et les regards, avant de se détacher, s'attardèrent entre les barreaux du balcon.

Tel fut notre premier entretien.

III

Ma vie se mêle de loin à la leur, quand il fait beau, car, s'il pleut, le balcon reste désert. J'ai approché de la fenêtre mon unique table, tour à tour table de travail et table de nuit, et je surveille mes amies. J'évite d'ouvrir ma fenêtre, d'abord à cause des odeurs de la cour, ensuite, par discrétion. Je lève seulement un coin de rideau et je vise.

Je ne sais d'elles que leurs habitudes sur le balcon. L'envie ne me vient jamais de chercher la rue proche et le numéro où elles demeurent et si je m'amuse à former des projets, je ne me soucie guère d'aider au hasard. Elles doivent être pauvres ; elles ne donnent rien aux chanteurs des cours. À la première note du harpiste, elles rentrent et elles écoutent sans se montrer.

Elles vivent seules et reçoivent rarement. Quelquefois, l'après-midi d'un dimanche, une personne étrangère leur fait une visite. Elle prend une chaise, s'assied, cause un instant avec ces dames et s'en va. Elle loue vainement le balcon, la vue, l'air vif et sain ; on ne la retient pas à dîner.

La jeune fille est-elle jolie ? Je distingue mal. Elle a de grands yeux, et les cheveux libres. Elle me semble pâle et j'ignore si son visage porte les marques de la petite vérole.

Ses peignoirs sont de couleur gaie, et elle ne cesse de fredonner des petits airs puérils, sans paroles. Peut-être que, comme les oiseaux, elle supprime même les consonnes.

Je laisse retomber le rideau dès que survient un camarade. Il ne manque pas d'ailleurs de regarder à son tour. Aussitôt il sifflote, dit : « Chouette, mon vieux, tu en as une chance ! » fait du gosier : « Hum ! hum ! » ou, avec les lèvres, un bruit de baiser : « Bout ! bout ! »

Il m'agace bien, et ce vulgaire personnage parti avec ses bottes de gendarme, je n'ose me remettre en faction, dans la crainte qu'il n'ait offensé mes amies. Voilà ma journée perdue et j'écris aux parents :

« Léger ennui. Rien de grave. Ça passera. »

Arrivent les vilains temps et je ne vois plus celles dont je ne connais pas les noms. Leur balcon se vêt de neige, ruisselle de pluie ou reflète un soleil glacé !

Est-ce une main, est-ce la bise qui fait parfois trembler ce rideau ?

À quatre heures, elles allument la lampe. Cette étoile attire mes regards comme des insectes. Dans ma grotte souterraine, je me livre à mon vice préféré : je rêve, je rêve infiniment, et je

cède à la torpeur d'un long hiver.

IV

Puis, c'est le brusque réveil printanier. Toutes les fenêtres se rouvrent. Ces dames commencent la toilette du balcon et sortent les plantes. Et moi, échappé de mes ténèbres, heureux de revivre, j'ouvre aussi ma fenêtre, et je m'accoude à la barre d'appui, comme si j'allais saluer mes amies et leur souhaiter la bienvenue.

Nous sommes séparés par la cour en largeur et cinq étages en hauteur, mais je ne trouverai pas extraordinaire qu'elles descendent à moi, ou que, d'un saut, je monte vers elles pour serrer les mains de la mère et embrasser sa fille !

À ma vue, la jeune fille, qui taille un rosier, ne s'effarouche point et elle appelle à mi-voix sa mère.

« Maman, maman, dit-elle, il est toujours là,

mon Arthur. Bonjour, Arthur ! Tu vas bien, depuis l'an dernier ? Tu as embelli, fidèle Arthur ! »

Elle dit ces mots, comme les enfants sournois qui parlent le nez dans leur assiette. Elle m'observe de travers et je m'imagine qu'elle s'adresse à un autre. Je cherche aux fenêtres voisines le niais dont elle se moque et je rirais lâchement.

Je refuse de comprendre et j'ai la force d'écouter la mère qui répond :

« Oui, ton Arthur est mieux. Il a germé dans sa cave. »

Et je ferme doucement ma fenêtre, ainsi qu'une personne paisible que rien n'intéresse dehors et qui prenait l'air pour sa santé.

Et je suffoque, comme si j'avais une belette à la gorge.

La fille

Ce qui me gêne, dès le début, c'est d'avouer que cette histoire m'arriva au Moulin-Bleu. J'y vais rarement, je m'y désole et je n'y gagne qu'un mal de tête. Or, ce soir-là, comme je suivais le mouvement circulaire et que nous tournions avec monotonie, une de ces filles me dit :

« Donne-moi une cigarette ! »

Je lui répondis que je n'en avais pas et je m'effaçai, de peur de me poudrer à son contact.

Mais, au tour suivant, la même fille me dit encore :

« Donne-moi une cigarette.

– Je vous ai déjà dit que je n'en avais pas.

– Et celle que tu fumes ?

– Celle que je fume, je la fume, et c'est ma dernière.

– Donne-la-moi. »

C'était flatteur. J'ôtai ma cigarette de ma bouche et je voulus la mettre moi-même aux lèvres de la fille. Et, sans malice, je le jure, je me trompai de côté. La fille, vivement brûlée, jeta un cri aigre et, prompte comme un clown, me donna une claque.

Que ceux qui marchaient près de moi, devant ou derrière, et qui n'entendirent pas cette claque, renoncent à toute espèce de traitement : leur surdité est irrémédiable.

Je restai étourdi, comme incendié par mes trente-six chandelles. J'aurais volontiers saisi le poignet de la fille, pour l'écraser dans ma main et lui montrer quel homme exigeait d'elle des excuses complètes. Mais elle se tenait à distance, prête à se sauver, à crier en augmentant.

Et toutes ces lumières, et tous ces yeux sur moi ! On ricanait, et il me parut que l'orchestre cessait de jouer. Et je demeurais stupide avec un léger tremblement.

Depuis, je me pose fréquemment cette

question : « Que fallait-il faire ? » Je ne le sais pas plus aujourd'hui qu'hier. C'est commode, entre hommes. On échange des cartes. On « constitue » des témoins. On a grand air de magistrat. On intéresse.

Je ne pouvais ni battre cette fille, capable de se défendre, ni d'un signe hautain la livrer au commissaire de police absent, ni « réclamer » au contrôle.

Dans l'impossibilité de me venger ou de m'évanouir par une trappe, je me décidai à braver l'évidence, et je continuai ma promenade au milieu de la foule. Je ne me préoccupai que de marcher droit, entre les coudes, et si on venait de gifler quelqu'un, assurément ce n'était pas moi. J'eus le courage de ne point pousser la porte de sortie.

« Pourquoi sortir ? J'ai le temps. On s'amuse. Il y a de belles femmes, de la musique. »

Et je me remis à tourner avec les autres. Bientôt je me sentis mieux. Les regards se détachaient de mon dos. Je me dressais, je me rajustais, je prenais de l'aisance et je redevenais

quelconque parmi les groupes changeants. Et peut-être que nous n'étions plus que deux à nous rappeler l'aventure ; moi, du moins, je ne l'oubliais pas. Je me proposais même de lui donner une suite. Il me fallait un dénouement.

« Sans doute, personne ne me connaît, me disais-je. Mais moi je me connais. Je me trouve ridicule et je tiens à laisser mon ridicule ici. Je dormirais mal cette nuit, et je ne veux pas qu'à chaque instant "l'affaire" me revienne avec des nausées. »

Tandis que je me faufilais d'un côté, la fille s'éloignait de l'autre, excitée et prolongeant de la voix et du geste une scène où elle avait joué le beau rôle. De loin je l'apercevais, et je me préparais à notre choc, car nous tournions en sens inverse et nous devions forcément nous croiser.

La première fois ce fut critique. Quel œil ! Je baissai les miens et me rasai contre le mur. Toutefois, n'osant boucher mes oreilles, par crainte de la provoquer, je ne perdus rien de ses injures renouvelées. Elle fit preuve d'éloquence.

Au deuxième tour, elle était calme. Je me

permis de la regarder en souriant. Sa tête de bois se fendit un peu.

Elle me sourit, mais mon sourire était de sollicitude et le sien une grimace de mépris. Enfin, au troisième et dernier tour, j'allai résolument à sa rencontre et je lui tendis la main. Elle s'arrêta, étonnée, et les traits de son visage dur s'amollirent.

« Vous me refusez la main ? lui dis-je avec un hoquet d'émotion.

– Je refuse ma main à un mufle, dit-elle.

– Je vous donne ma parole d'honneur, lui dis-je gravement, que je ne l'ai pas fait exprès.

– Alors, tu es une gourde, dit-elle, sans retirer sa main que je ramenais.

– Écoutez, lui dis-je insensible et obstiné, demandez-moi pardon, je vous paierai un bock et nous serons camarades.

– Soit, dit-elle après réflexion ; tu as l'air plus bête que méchant, je te pardonne. Garçon, une chartreuse. »

Ainsi, je la sommais de me demander pardon

et elle me pardonnait. Je lui offrais un bock et elle prenait une chartreuse. Nous allions à mon but par le chemin qu'elle choisissait. Et, trop heureux, je ne rectifiais pas, de peur de tout recommencer. Nous nous assîmes et elle me montra sa blessure, un petit point noir à la lèvre inférieure.

« J'en aurais sauté au plafond, dit-elle.

– Un peu de vaseline boriquée vous guérira », lui dis-je.

Et je lui montrai ma joue.

« On ne voit rien, dit-elle.

– On ne voit rien du dehors, lui dis-je ; ça ne paraît qu'en dedans. »

Elle me caressa la place et me promit de l'embrasser. Elle m'invitait de cette façon discrète. Elle se méprenait sur mes intentions.

Je m'en tins là, satisfait, réhabilité à mon jugement. Je parlais haut, je dévisageais les gens et, prodigue de mes grâces, j'appelais la fille : « ma belle ! » Elle me dit son nom et je lui forgeai le mien.

Les mêmes promeneurs qui m'avaient vu si piteux nous reconnaissaient sans surprise. Ils trouvaient naturelle cette variété dans notre attitude. Quand elle giflait, la fille voulait rire. On se dispute, on se raccommode. Tout est bien qui finit bien. Je m'accordai le temps de jouir d'une réparation si habilement obtenue, puis allégé, l'humeur neuve, je payai les chartreuses, je laissai ma monnaie à la fille « pour son petit enfant », et quoiqu'elle s'ébahit, si j'ose me servir d'un de ses mots, je la plaquai.

Et je sortis enfin de là, à ma gloire.

Je le crus.

Mais non, non ! une gifle qu'on ne rend point, d'où qu'elle vienne, on la garde, et, malgré mes subtilités d'homme correct, je garde la mienne et je ne sais qu'en faire. J'aurais dû la rendre à cette fille, à elle-même, en personne.

C'eût été ce qu'on voudra, vulgaire, lâche, indigne ! C'eût été définitif. Je ne penserais plus à sa gifle ; or, j'y pense souvent. Du fond de ma mémoire, elle remonte jusqu'à ma joue. Elle y marque, comme la tache des poitrinaires, et elle

me cuit la pommette.. Chacun peut voir, j'en parle au premier venu, et j'écris ce conte pour me mortifier.

Blandine et Pointu

« Quel âge avez-vous, Blandine ?

– Trente-sept ans, monsieur. Je ne suis pas de la dernière couvée du mois d'août.

– Où êtes-vous née ?

– À Lormes, dans la Nièvre.

– Vous y avez passé votre enfance ?

– Oui, monsieur. D'abord je gardais les oies. Ensuite je gardais les moutons. Ensuite je gardais les vaches. Et puis une cousine m'a placée comme bonne à Paris. J'ai fait plus de vingt maîtres avant vous. Monsieur Rollin, lui, ne me payait pas. Si on trouve de mauvais domestiques, on trouve de mauvais maîtres.

– Où sont vos certificats ?

– Je les jette. J'en aurais des tas, de ces papiers sales qui ne servent à rien. Je ne conserve que mon billet de naissance et mon livret de caisse

d'épargne.

– Quelle somme avez-vous à la caisse d'épargne ?

– Neuf cents francs, monsieur.

– Fichtre ! ma fille, vous voilà plus riche que moi. Êtes-vous retournée souvent au pays ?

– Une fois, monsieur.

– Chez vos parents ?

– Non, monsieur. Ma mère est morte en accouchant de moi.

– Et votre père ?

– Mon père doit être mort aussi.

– Comment ! il doit être mort aussi ! Vous ne le savez pas ?

– Je m'en doute, monsieur. À mon voyage, il était bien vieux et bien malade. Il doit être sûrement mort aujourd'hui. Oui, sûrement, il doit être mort.

– Vous ne lui écrivez donc jamais ?

– Ça me gêne de faire écrire par des étrangers.

– Et personne ne vous envoie des nouvelles de votre village ?

– Personne n’a mon adresse. Je change trop de maîtres. – Vous avez des frères et des sœurs ?

– J’ai un frère aîné et une tapée de demi-frères et de demi-sœurs, cinq ou six, des enfants de la seconde femme de mon père. Tous travaillent dans les fermes des villages voisins. C’est encore plus pataud que moi et ça n’a jamais vu le soleil !

– Et ils ne s’inquiètent point de vous ?

– Ils ne m’ont guère connue. C’est mon oncle qui m’a élevée.

– Et votre oncle, s’occupe-t-il de vous ?

– Oh ! oui ; un jour il m’a fait parvenir cent sous. Ce n’est pas le diable. C’est tout de même quelque chose.

– Et votre père, s’il vit, où travaille-t-il ?

– Il doit travailler chez mon frère aîné.

– Et vous ne regrettez ni les uns ni les autres ? Vous n’avez pas envie de les revoir ?

– Ma foi non, monsieur. Je ne voudrais revoir

que ma camarade de première communion. Mais elle m'oublie à cette heure. Elle s'est mariée là-bas. Elle a du bien. Elle se moque du reste.

– Et vous ? Aucun garçon de votre pays ne vous a demandée en mariage ?

– Si, monsieur. J'avais quinze ans, je l'ai rebuté. Quelle dinde j'étais ! Alors il s'est justement marié avec ma camarade de première communion.

– Et aujourd'hui, vous ne songez plus au mariage ?

– Pour se marier, il faut être deux. J'ai manqué le joueur de vielle. Il est loin maintenant.

– Et vous ne désirez même pas revoir votre village, ses arbres, sa rivière, la maison où vous jouiez toute petite ? D'ordinaire on aime son pays. Est-ce un beau pays ?

– C'est un pays comme un autre ; il y en a de moins jolis, il y en a de moins laids.

– Que diriez-vous si je vous offrais un congé, si je vous payais votre voyage, pour que vous alliez passer une semaine dans votre famille ? Car

c'est mal, Blandine, de négliger sa famille.

– Ah ! elle s'en fiche, monsieur ! Avec votre permission, j'aime mieux pas. J'y resterais une journée que je m'ennuierais. Et j'ai peur qu'on me prenne ma place.

– Enfin, vous souhaitez quelque chose, n'importe quoi ? Vous avez un but dans la vie ?

– Je désire avoir toujours une place, n'être jamais malade, et mourir avant d'être vieille, d'un seul coup.

– Vous vous plaisez, ici ?

– Oui, monsieur. Il y a de l'ouvrage, mais on mange à sa faim. Et madame fait du si bon café. Oh ! j'y perdrai, quand vous me flanquerez à la porte.

– Où irez-vous ?

– Dans un garni que je connais. Je paierai bel et bien un sabot de chambre vingt sous par jour, en attendant une autre place...

« Je peux retourner à ma cuisine, monsieur ?

– Un dernier mot, Blandine. Vous ne recevez

aucune visite. Vous vivez comme un loup !

– Oui, monsieur, on le dit des fois, comme un cochon.

– Je m'étonne que vous ne demandiez jamais à sortir le soir.

– Pour quoi faire sortir, monsieur ? Je suis assez lasse à neuf heures. Je vais au lit, dormir.

– Ne vous fâchez pas, Blandine. Vous sortiriez pour voir votre amant.

– Un amant, monsieur ? Qui donc qui voudrait d'un vieux chameau comme moi ?

– Ainsi vous n'avez personne de cher au monde ?

– Si, monsieur, j'ai Pointu. J'ai votre chien. »

Et Pointu même la quitte. Pointu va mourir. Depuis longtemps il est malade. Son poil tombait de sa peau écailleuse. Il a fallu le conduire chez le vétérinaire qui d'abord trouve le cas curieux et répond du succès.

Au bout d'un mois, Pointu revient, presque

guéri. Mais ce n'est déjà plus notre chien. On l'a tondu du nez à la queue. Il ne fait que trembler sur une chaise. Il a maigri. Il a toujours la fringale. Si difficile hier, il mange aujourd'hui jusqu'à du pain sec. Au nom de Pointu, il hésite à dresser la tête. Il nous regarde de ses yeux éteints. Et bientôt son mal le reprend avec violence. Pointu se dévore, le cou gonflé d'humeur. De nouveau on le mène au vétérinaire qui commence de douter et lui mettra un séton. Il ne reste que ce moyen.

Et, ce soir, les nouvelles sont désespérées.

Le vétérinaire nous conseille de renoncer à Pointu. Personnellement, il y renoncerait.

Il attend nos ordres. Il nous demande s'il doit lui donner la fatale pilule.

Qu'est-ce qui me retient d'écrire : *oui*, d'une plume ordinaire ?

J'écris seulement pour réclamer ma note. Le vétérinaire comprendra.

Et remontez la lampe qui éclaire mal. Rarrangez le feu qui ne chauffe plus. Qu'on

change de figure et qu'on pense à autre chose.

Il n'y a que les hommes qui meurent. Les chiens crèvent. Pointu mort ne reviendra pas, cette nuit, gratter à la porte et gémir par la fente. Je n'irai pas lui ouvrir tenant haute une bougie qui vacille. Il ne sautera pas après moi, la langue fraîche et la peau neuve.

Cela ne peut arriver. La vie serait trop drôle.

Blandine, faites-nous des grogs très chauds. Blandine, vous ne reverrez plus Pointu.

Elle pose le plateau sur la table et se met à pleurer dans son tablier.

« Blandine, Blandine ! vous êtes une grande bête.

– C'est plus fort que moi, monsieur.

– Je vous achèterai un autre chien.

– Monsieur, je n'en veux point.

– Si, si. D'abord j'en veux un, moi, et il vous consolera.

– Je ne l'aimerai jamais, à cause de Pointu.

– Vous tâcherez cependant de le soigner

comme Pointu.

– Je le soignerai pour obéir à monsieur.

– Et j’espère, Blandine, que vous le sortirez chaque soir avant de vous coucher.

– Je le sortirai, puisque monsieur veut. Je le promènerai. Je lui ferai faire son pipi. Mais je ne le regarderai pas. »

Table

La maîtresse.....	4
Pour parler.....	5
La veille.....	13
Le contact.....	38
Cris dans la nuit.....	57
La mise au point de leur amour.....	62
Les manœuvres du gouvernement dévoilées.....	69
L'inévitable lettre.....	76
Dénouement possible.....	85
 Contes pour laisser rêveur	 88
L'invité Sylla.....	89
Aller et retour.....	99
Premières amies	113
La fille.....	121
Blandine et Pointu.....	129

Cet ouvrage est le 152^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.